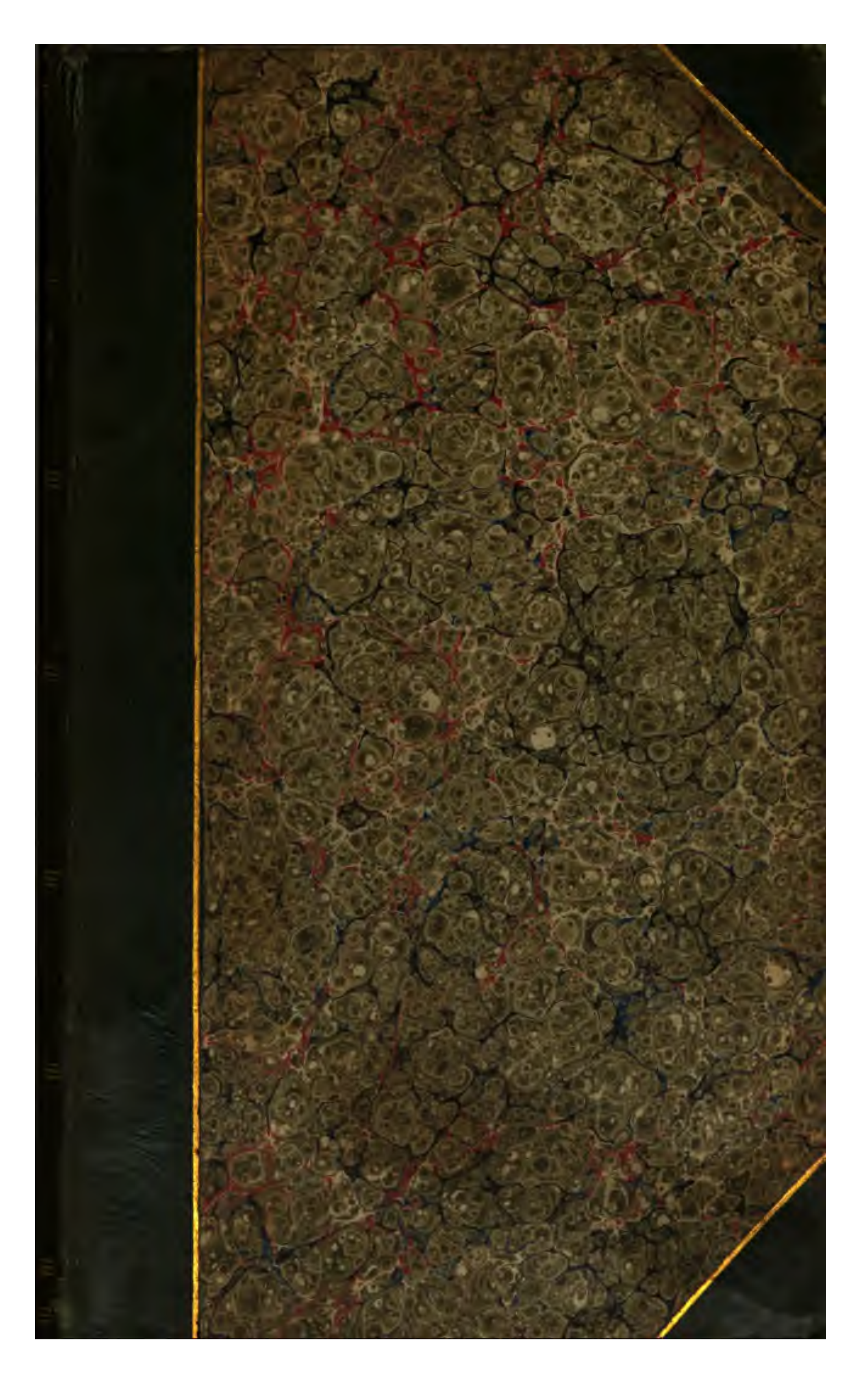


Lady Frederick Beauclerk



NOUVEAUX
TABLEAUX
DE
FAMILLE.

NOUVEAUX TABLEAUX

DE

FAMILLE;

OU LA VIE

D'UN PAUVRE MINISTRE DE VILLAGE ALLEMAND, ET DE SES ENFANS.

Traduit de l'Allemand d'AUGUSTE LA FONTAINE, par Madame ISABELLE DE MONTOLIEU, Auteur de Caroline de Lichtfield, et de la Traduction de Charles Engelman.

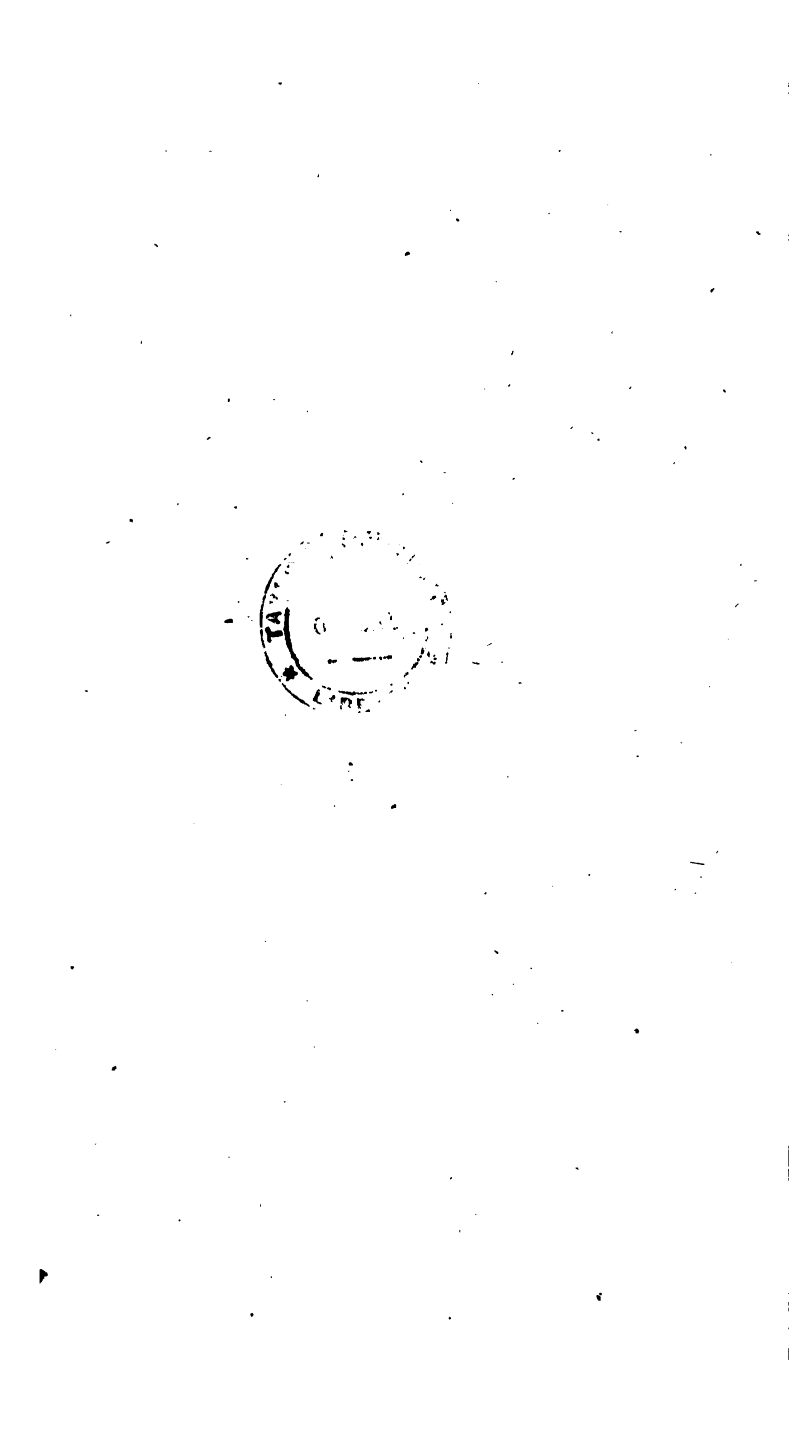
TOME IV.

> L'érudition passera, s'augmentera; l'esprit humain peut se perfectionner; le goût peut changer; mais tant qu'il y aura des cœurs bons et sensibles, ils seront émus en lisant mon ouvrage; il y aura toujours des pères, des enfans, des époux, et comme j'écris leurs sentimens avec toute mon âme, je suis sûr de trouver des lecteurs.
>
> *Nouveaux Tableaux de Famille*, T. I. p. 185.

Réimprimé à Londres, par W. et C. Spilsbury, Snowhill,

Pour M. PELTIER, No. 14, Piccadilly West. Se trouve chez tous les Libraires Marchands de Nouveautés.

1803.



NOUVEAUX TABLEAUX DE FAMILLE.

LE COLLIER DE PERLES.

LE lendemain matin, nous étions tous occupés de soins et de pensées différentes; Elisabeth ne voyait plus dans l'univers que Wahlen et le bonheur; moi, je pensais avec douleur à son départ de la maison paternelle; et ma femme avec inquiétude au trousseau que nous pourrions lui donner; Mina, ap-

puyée sur la fenêtre, regardait d'un air absorbé du côté de la ferme de Salzmann; et Charles, se promenant dans le jardin avec l'étranger, paraissait occupé avec lui de quelque discussion philosophique.

Si cet homme pouvait s'en aller, dîmes-nous en même temps, ma femme et moi, nous pourrions au moins parler du départ et du trousseau d'Elisabeth.

Enfin, on vint lui dire de l'auberge que les chevaux étaient à sa voiture. Je vous reverrai, cher ami, me dit-il, je vous reverrai dans peu; il ouvrit son coffre, et sortit d'une petite boîte quatre tours de perles assez grosses, et de forme barroque; tenez, petite, dit-il à Mina; voilà pour vous rappeler la morale du vieux étranger. Il prit congé de nous tous, et partit.

N'aurait-il pas dû faire ce présent à Elisabeth? me dit Auguste à voix basse. Je trouvais singulier comme elle, que ce ne fût pas à la jeune épouse qu'il l'eût adressé.

Les nouveaux époux vinrent nous rejoindre; je m'assis auprès d'eux; Wahlen me raconta qu'il avait reçu de son oncle paternel une lettre menaçante, et qui faisait perdre tout espoir d'une réconciliation avec lui. Son oncle maternel n'avait pas même daigné lui répondre.

Ma femme secoua la tête en soupirant tristement. Je répétai à cette occasion une partie de ce que l'étranger nous avait dit la veille. Tant mieux, mon fils, lui dis-je: Elisabeth restera dans sa sphère; vous ne serez pas plus riche que moi; mon fils, et vous pourrez être aussi heureux. Il embrassa sa femme,

en disant : Voilà mon trésor. La mienne devenait toujours plus triste.

Les exemples d'un amour constant, continuai-je en m'adressant à mes enfans, ceux d'un dévouement entier, de cet attachement qui remplace l'amour, et vaut bien mieux, sont rares chez les gens riches ; rien ne rapproche autant les cœurs que les soins et les soucis que l'on partage ensemble : que peuvent faire les riches les uns pour les autres ? Dans une grande maison, on vit séparé ; on se touche dans une chaumière : si nous avions été riches, nous ne serions pas aussi unis que nous le sommes, votre mère et moi, après vingt ans de mariage : vous ne savez pas tout ce que cette excellente femme a fait pour moi ; les soins, les travaux, les veilles, les sacrifices de tout genre qu'elle

s'est imposé pour pourvoir à tous mes besoins. Tous ces soins mutuels, ces sacrifices réciproques ont augmenté notre amour; et cet amour a fait notre bonheur. Vous êtes pauvres comme nous; vous serez heureux comme nous. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et furent ensuite joindre Minette et Charles au jardin.

Malgré tout ce que je pouvais dire, ma femme devenait toujours plus sombre et plus inquiète. — Ce n'était pas la pauvreté de Wahlen qui l'affligeait dans ce moment, c'était la nôtre; c'était de ne pouvoir au moins donner un trousseau à sa fille; elle ouvrait et refermait à chaque instant ses coffres et ses armoires de linge, comptait ce qu'il y en avait, soupirait et ne m'écoutait pas. — Je fus piqué à la fin du

peu d'effet que produisait mon éloquence, et m'asseyant sur un des coffres qu'elle venait de refermer, dis moi, je te prie, Auguste, lui demandai-je, est-ce de ces coffres et de ces armoires que sont sortis notre bonheur et notre courage ? en aurions-nous eu davantage, quand ils auroient été pleins d'or ?

J'ai beau faire, dit-elle sans me répondre, et regardant encore les tas de linge ; il n'y a pas là de quoi faire six parts pour mes six enfans, et qu'il nous reste quelque chose ; — si du moins je pouvais en avoir pour mes trois filles : car il ne faut pas faire tort aux cadettes.

Mais, de qui parles-tu donc ? lui dis-je un peu impatienté.

Du trousseau d'Elisabeth ; je ne puis pas cependant laisser sortir mon enfant de la maison, sans lui rien

donner, sans qu'elle apporte rien dans celle de son mari.

Dieu nous envoie ainsi dans le monde, chère femme ; qu'est - ce que l'enfant apporte en naissant ? son innocence, ses besoins.

Oui, mais il est reçu dans les bras de l'amour maternel.

Et notre Elisabeth ne va-t-elle pas aussi se reposer sur un cœur dont elle est aimée ? n'apporte - t - elle pas aussi son innocence et son amour ?

Et rien, rien de plus, dit la pauvre mère en posant quelques draps et quelques serviettes sur une chaise : voilà tout ce qu'il nous est possible de lui donner sans faire tort à ses frères et à ses sœurs ; et tu vois qu'elle l'emporterait dans son tablier.

Eh bien, m'écriai-je véritablement fâché ; quand elle en aurait mille fois davantage, cela ajouterait-il quelque chose à ses vertus? Sa modestie, son amour du travail, sa simplicité, sa confiance en Dieu? — La patience, le courage avec lequel elle aidera son mari à tout supporter ; sa tendresse, sa fidélité, la bénédiction de Dieu, la nôtre, notre bon exemple : voilà des richesses impérissables ; et sa mère les compte pour rien. Voudrais-tu donner une couronne à ta fille, au prix d'une seule de ces vertus ; et tu regrettes des guenilles ; — à ce mot de guenille, elle soupira plus fort, et voit une nappe, l'examina, et la changea contre une autre. Minette entra, je continuai la conversation, espérant qu'elle se

rangerait de mon opinion ; mais elle regarda le trousseau d'Elisabeth, et soupira comme sa mère, Rien que cela, maman ? dit-elle.

Hélas ! non, mon enfant ; je ne puis rien lui donner de plus, quoiqu'elle soit l'aînée de mes filles et la meilleure, dit Mina.

Vous êtes mes filles aussi, lui dit ma femme ; tiens, Mina, voilà ta part, et voilà celle d'Annette ; je ne veux plus qu'on s'en serve.

Quoi, ceci est à moi, véritablement à moi ? dit Mina.

Oui, à toi, à moins que nous n'éprouvions encore de plus grandes pertes ; mais, à présent cela t'appartient. Mina prit son paquet, le mit sans rien dire à côté de celui d'Elisabeth, et regardant sa mère d'un air suppliant, elle se jeta à son cou.

Ma chère enfant, dit tendrement Auguste, cela ne peut pas aller ainsi ; en vérité, je ne le souffrirai pas.

Je vous en conjure, maman, si vous ne voulez pas me faire un affreux chagrin,—je n'en aurai jamais besoin de ce linge, je ne me marierai pas, ou si je me marie,—je. . . . . . je n'en aurai pas besoin. Enfin, par ses larmes et par ses instances, elle obtint le consentement de sa mère. Tu te marieras, chère enfant, lui dit-elle ; mais alors nous partagerons avec toi le peu qui nous reste. Elles se tinrent long-temps embrassées.

Ah ! m'écriai-je avec émotion, des millions à partager nous rendraient-ils plus heureux ? non, dit ma femme en passant un bras autour

de moi ; quels enfans nous avons ! et que nous sommes riches !

Mais il ne faut pas qu'Elisabeth le sache, dîmes-nous tous ensemble ; ma femme avait repris sa sérénité, même sa gaieté ; les deux parts réunies faisaient un assez joli paquet.

Une question nous occupa ensuite, ferions-nous une visite chez l'Intendant Schink ? Il y avait du pour et du contre ; dans ce village, il représentait le Seigneur, et en cette qualité, je devais lui faire part du mariage de ma fille, et la lui présenter comme épouse de Mr. de Wahlen ; mais j'y avais de la répugnance. Nous n'allions point les uns chez les autres, sans être brouillés cependant ; le temps avait amorti nos anciens griefs, et quand on se

rencontrait à la promenade, on se parlait avec politesse.

Si nous n'y allons pas, dit ma femme, ils croiront que c'est orgueil et prétention de notre part, parce que notre fille a épousé un gentilhomme.—Je crois que, dans le fond de son ame, ma bonne Auguste n'était pas fâchée de placer Madame la Baronne de Wahlen à côté de l'orgueilleuse Intendante.

Nous nous décidâmes donc à y aller ma femme et moi avec les jeunes époux; Mina insistait pour qu'Elisabeth se parât plus qu'à l'ordinaire pour cette visite; mais ma fille aînée voulut au contraire se mettre aussi simplement que possible.

Nous fûmes reçus avec des mines assez singulières; madame Schink appelait Elisabeth tout simplement,

madame Wahlen; l'Intendant disait à chaque instant avec emphase, Madame la Baronne de Wahlen ; mais c'était avec un léger sourire ironique.

Sa gouvernante, mes anciennes amours, entrait et sortait souvent, me fixait d'un air insolent, et j'aurais pu juger par son ton des dispositions de ses maîtres, quand même leurs physionomies n'auraient pas parlé aussi clairement.

Elisabeth se conduisit comme un ange, son maintien était à-la-fois noble et modeste ; elle admira sans exagération la richesse de l'appartement où nous fûmes reçus, parla sans embarras de la position étroite de son mari, de la petite campagne qu'ils allaient habiter, du genre de vie simple et occupé qu'ils comptaient y mener ; et tout cela d'un

ton si naturel qu'elle en imposa à l'orgueilleuse Intendante; elle devint plus honnête et plus amicale. Son mari fut comme toujours très-haut avec nous, très-humble avec Wahlen, qui de son côté sait allier la politesse avec la dignité, et saisir cette nuance si difficile, qui donne tant d'avantage à la naissance et à une bonne éducation sur la richesse. A tout prendre, notre visite fut mieux qu'elle n'avait commencé, et nous fûmes assez contens.

Quelques jours après, l'Intendant nous envoya une invitation pour un dîner; le billet était pour nous, pour les nouveaux mariés et pour Charles et Mina; le domestique dit en même-temps que cette fête était en l'honneur de Mlle. Juliette Schink, fille unique de l'Intendant, qui venait depuis la pension faire une

visite à ses parens : nous acceptâmes.

Mina aurait assez voulu qu'on se mît en frais de parure pour cette occasion ; Elizabeth fit ce qu'elle put pour lui ôter cette idée, et persista dans sa simplicité. Mais Mina se mit aussi élégamment qu'il lui fut possible ; elle offrit cependant à sa sœur les perles de l'homme gris. Elisabeth les refusa. — Je ne les trouve point jolies, dit Mina, mais c'est le présent d'un homme honnête et bon ; et je le mettrai ; elles me rappelleront son système de simplicité ; et elle les mit en collier.

Madame Schink nous présenta sa fille, jeune personne de quinze ans, très-jolie, et qui nous parut avoir une tournure parfaitement opposée à celle de sa mère.—Elle nous salua d'un air gracieux et

modeste ; et dès que sa mère tournait le dos, elle prenait la main de mes filles, ou leur disait une amitié.

On avait fait des préparatifs extraordinaires au château pour cette fête ; et nous n'avions été invités que pour nous faire sentir combien les richesses et le luxe l'emportaient sur tout. Il vint beaucoup de monde de la ville et des châteaux voisins.

Madame Schink ne manquait jamais, dès qu'il entrait quelqu'un, de présenter d'abord la simple Elisabeth, en disant : Voilà madame de Wahlen, la fille de notre Pasteur ; ensuite elle présentait sa fille qui était mise avec une élégance très-recherchée. Tout le monde nous regardait en souriant ; Mina commençait à rougir de colère. Elisa-

beth n'éprouvait que de l'ennui. Charles était plus timide, plus embarrassé que je ne l'avais vu de ma vie. Ma femme, silencieuse comme toujours, paraissait souffrir; Wahlen seul était comme à l'ordinaire, et n'avait pas l'air de supposer même qu'on pût songer à nous. Mais sa manière noble, simple et froide en imposa aux rieurs.

Madame Schink n'avait pas précisément l'intention de nous donner en spectacle, et de nous ridiculiser; elle ne songeait qu'à briller et faire briller sa fille; la bonne dame avait pensé que notre simplicité villageoise, et le mauvais goût de la parure de mes filles, feraient ressortir l'éclat de la sienne et de celle de Juliette; et, le croirait-on? c'était en effet ce qui nous attirait cet air moqueur, et ces perfides sourires; mais la contenance

ferme de mon gendre en imposa, et le fit cesser. D'un autre côté, l'aimable Juliette, avec une grace charmante, et malgré les signes de sa mère, témoignait tant d'amitié à mes filles, et tant d'égards pour ma femme et pour moi, que chacùn fut entraîné à l'imiter.

Au dîner, mon amour-propre paternel fut en souffrance pour mon Charles; sa figure très-agréable n'était point à son avantage; il restait à un pied ou deux de distance de la table, il ne mangeait point, avait l'air mal à son aise; et ses yeux, dont l'expression annonçait l'intelligence et l'esprit, étaient constamment baissés. Mina s'était un peu remise; elle s'apperçut qu'une vieille chanoinesse, vis-à-vis d'elle, après l'avoir fixée avec beaucoup d'attention, parlait à l'oreille de sa voisine,

qui tout de suite la fixa de même; elle rougit un peu, et d'un ton assez sec elle leur dit : Vous me regardez, mesdames, avec une grande attention; ayez la bonté de me dire si j'ai quelque chose d'extraordinaire.

Oh! mon dieu, non, mademoiselle, répondit l'une d'elle; nous admirons seulement votre superbe collier.

Mina, qui le croyait affreux, eut presque les larmes aux yeux, et crut que c'était une ironie; mais elle se trompait. Il m'a aussi frappée, dit madame Schink, c'est vraiment des perles fines et très-grosses; j'en ai peu vu d'une aussi belle eau. Voulez-vous bien me le montrer, ma chère enfant? Mina, déjà consolée, détacha son collier, et le lui fit passer.

Elles sont infiniment plus belles

que les vôtres, Juliette, dit-elle à sa fille d'un ton d'envie qui dut achever de rassurer Mina, cependant je crois les vôtres plus égales ; allez chercher votre collier. Elle y courut, et rapporta deux rangs de perles très-inférieures à celles de Mina, au dire de toute la compagnie. L'Intendante en rougit à son tour de dépit ; et son aimable fille vint rattacher le collier de Mina, avec grace et gaieté, en lui disant : je suis bien jalouse, ma bonne amie, il est beaucoup plus beau que le mien. Depuis ce moment, il ne fut plus question de railler sur la parure de la petite villageoise.

Madame Schink ayant manqué ce moyen, se retourna d'une autre manière ; elle parla de la pension où sa fille était élevée ; de tout ce que sa brillante éducation coûtait ;

de l'impossibilité de rien apprendre en restant au village ; de la gaucherie des jeunes personnes qui y avaient toujours vécu. Tout cela était si visiblement dirigé contre nous, qu'il était impossible de ne pas le remarquer.

Juliette jetait des regards suppliant sur son indiscrette mère. Alors le père prit la parole à son tour.

Je ne regrette point, dit-il en se rengorgeant, l'argent énorme que me coûte l'éducation de ma fille : elle chante, et joue du clavecin comme un ange ; elle danse à ravir ; elle parle français comme une dame de la cour, et l'anglais aussi, n'est-ce pas, Juliette ?

La pauvre petite était au supplice ; elle essayait, avec une modestie souffrante, de faire changer d'en-

tretien, et n'y pouvait parvenir. Son père ne finissait pas.

Parle donc français, lui dit-il ; ne fais pas la petite sotte, montre ce que tu sais.

Nous partagions son embarras et sa peine, et nous n'osions pas lever les yeux sur elle. Quand son père lui ordonna de parler français, je crois qu'il ne lui eût pas été possible de parler dans aucune langue. Wahlen, qui était à côté d'elle, lui adressa la parole en français ; alors elle reprit courage, et répondit quelques mots. Quand il vit que personne dans la compagnie n'entendait cette langue, il lui dit de ne pas se tourmentér de ce qui se passait, et de regarder toute cette scène comme une comédie.

Elle répondit les larmes aux yeux : Non, cela ne peut m'être indifférent ;

si du moins il n'y avait que moi à qui l'on fît de la peine, je le mérite, je n'ai pas obéi assez promptement aux ordres de mon père ; j'aurais dû, je le sais bien, parler français dès qu'il me l'a ordonné ; mais parler la première, et dans une langue que personne n'entendait, je vous le jure, cela m'était impossible ; que je vous suis obligée de m'avoir aidée à faire ce plaisir à mes parens !

Wahlen lui baisa la main d'un air touché.

Bravo, bravo, s'écria l'Intendant, qui vit cette preuve de respect et d'admiration. N'est-ce pas, monsieur le Baron, elle parle le français comme si elle venait de Paris ? Oh ! la belle chose, qu'une belle éducation !

Ce que mademoiselle votre fille a dit, serait beau dans toutes les langues, répondit Wahlen. Il continua

de parler avec Juliette, pendant que son père faisait l'éloge de ses talens.

C'était un spectacle touchant que celui de cette belle enfant, confuse, embarrassée, malheureuse de tout ce qui aurait pu flatter une jeune fille moins modeste, et moins raisonnable; sans doute ses parens avaient raison de vanter son éducation; mais c'était sur-tout de son cœur dont ils devaient être fiers. Tous les sentimens les plus délicats, les plus nobles venaient animer tour-à-tour cette charmante physionomie; je ne comprenais que quelques mots de leur conversation française, mais je pouvais la deviner à l'expression de ses traits, et par l'air satisfait de Wahlen.

Parle anglais, à présent, Juliette, lui dit son père; et après le dîner,

tu

tu chanteras, tu joueras du clavecin, et puis tu danseras.

Allons, prenez courage, mademoiselle, lui dit Wahlen; je voudrais pouvoir encore vous aider. Elle sourit tristement: ah! si seulement vous saviez aussi l'anglais!

Je ne le parle pas encore, mais je suis en bonnes mains pour l'apprendre; ma femme et toute sa famille le savent. A votre tour, mon frère, dit-il à Charles, entretenez mademoiselle en anglais.

Charles rougit autant que Juliette, et put à peine balbutier quelques mots.

Mina prit la parole, et lui dit combien nous avions tous partagé son embarras.

Ah! s'écria Juliette avec joie, je n'ai plus aucun regret à tout ce qu'on m'a fait éprouver de pénible; vous

parlez anglais, et je puis vous remercier du tendre intérêt que vous me témoignez ; je puis vous dire combien vous m'avez inspiré d'amitié, dès le premier moment où je vous ai vue ! je puis vous demander la vôtre.

Mina lui répondit sur le même ton. Elisabeth, qui n'avait cessé de la regarder avec une tendre admiration, et d'encourager, par signes, son mari de lui parler, lui dit aussi beaucoup de choses aimables ; je me mêlai de l'entretien, et nous lui témoignâmes tout ce qu'elle nous inspirait.

Elle essaya ensuite d'excuser ses parens, de leur trop de prévention en sa faveur, et s'y prit d'une manière si délicate, qu'elle acheva de gagner nos cœurs, et que Mina lui

dit : « Il faut que vous soyez notre « amie. »

Ainsi, au milieu d'êtres insignifians, qui ne nous auraient pas entendus, peut-être, quand nous aurions parlé leur langue, nous commençâmes une conversation pleine d'intérêt et de sentiment.

Enfin, nous vîmes aux regards des parens qu'elle se prolongeait trop, et nous nous arrêtâmes. Mes enfans avaient repris courage, excepté Charles, que je n'avais jamais vu si déconcerté ; il était le plus habile de nous tous dans la langue anglaise, et n'avait pas dit trois syllabes pendant notre entretien.

L'Intendante aussi était déconcertée. C'est étonnant, disait-elle, vraiment étonnant ; et n'être pas

sorties de leur village ! qui l'aurait deviné ?

En sortant de table, elle s'approcha de Mina, lui frappa doucement la joue, en disant : Chère petite ! un si beau collier de perles, et parler si bien l'anglais ! aurait-on pu le croire ? C'est grand dommage, en vérité, que votre beau-frère soit si pauvre, et brouillé sans retour avec son oncle ; il aurait pu vous produire dans le beau monde.

Juliette alors vint l'embrasser cordialement, en l'appelant sa chère, sa bonne amie ; elle dit ensuite à sa mère, que la prononciation anglaise de mes filles était bien meilleure que la sienne (ce qui était vrai), et qu'elle apprendrait beaucoup en parlant avec elles.

Eh bien! répondit madameSchinck,

mademoiselle Minette voudra bien venir te voir quelquefois pendant ton séjour ici, et tu parleras anglais avec elle.

Le soir en revenant à la maison, Mina était gaie intérieurement, c'est-à-dire, qu'elle parlait peu, qu'elle avait même quelques momens l'air absorbée dans ses pensées ; mais on voyait à son sourire, à son regard animé, qu'elle éprouvait un sentiment de bonheur dont nous ignorions la cause.

Trois jours après, nous étions seuls, ma femme et moi ; elle ouvre la porte ; une émotion extraordinaire était répandue sur sa physionomie, et dans tous ses mouvemens c'était un mélange de joie et d'attendrissement ; des larmes coulaient de ses yeux, et le plus doux sourire était sur ses lèvres.

Qu'as-tu donc, Mina ? lui demandai-je ; que se passe-t-il ? Elle avait dans la main deux paquets qu'elle défit en tremblant. Tenez, ma mère, dit-elle en lui présentant deux douzaines de services d'argent : voilà pour vous. L'autre paquet contenait plus de ducats d'or que je n'en avais vu de ma vie. Cher papa, me dit-elle, voilà pour compléter le trousseau de notre Elisabeth, et pour envoyer Charles à l'université ; et voici, dit-elle, en nous présentant un de ses quatre tours de perles, ce qui pourra nous servir au besoin, si nous nous y trouvons encore.

Ah ! mon Dieu, tu as vendu les autres tours, dit ma femme ; serait-il possible qu'ils eussent produit tout cela ?

C'est bien plus que je ne l'espérais, dit Mina en riant ; depuis que j'ai

appris, par hasard, au dîner chez M. Schinck, ce que mon collier valait, chaque perle était un poids qui m'oppressait. J'ai écrit à madame Saltzberg, en lui rencontant le tout, et en la priant d'en vendre trois tours. Voilà ce qu'elle m'envoie aujourd'hui, et ce quatrième tour. Chère maman, dit-elle, il est à vous; il vous servira peut-être un jour pour le trousseau d'un autre enfant; et elle l'attachait autour du bras de sa mère. Il s'éleva alors entr'elles un combat de générosité qui fit couler mes larmes.

Oh! ma mère, disait Mina, aussi long-temps que j'aurais vu votre cœur oppressé par l'inquiétude, ce collier aurait été pour moi un poids insupportable; tant que j'aurais vu des perles dans ces yeux, dit-elle en souriant, et posant sa main sur

ceux de sa mère, m'était-il permis d'en porter à mon cou !

Chère enfant, c'est à présent des larmes de joie, lui dit sa mère.

De la plus douce, de la plus délicieuse joie, m'écriai-je : oui, mon enfant, c'est des perles bien plus précieuses que celles de ton collier ; elles formeront la couronne immortelle que les anges préparent à ta piété filiale.

N'en refusez donc pas cette légère preuve, dit Mina ; mon père, ma mère, ne refusez pas votre enfant.

Ma femme céda ; elle garda les présens de sa fille, et nous confondîmes en silence nos larmes et nos embrassemens. Bon soir, dit Mina doucement, quand l'heure de se retirer sonna. Bon soir, excellente fille, lui dîmes-nous de même : il nous semblait que des intelligences célestes,

témoins augustes de cette scène touchante, erraient autour de nous, et qu'un saint respect nous empêchait de parler haut : nous nous séparâmes sans nous rien dire de plus. Mais, que de choses dans l'expression de ce bon soir ! Ma femme emporta ses trésors. Oh ! combien nous étions riches !

Le lendemain, elle travailla au trousseau d'Elisabeth ; je lui sus gré de se borner au nécessaire ; elle habilla de neuf tous ses enfans, et puis elle-même, et Mina n'eut rien de plus que les autres. Je remerciai ma femme d'avoir ménagé sa délicatesse ; mais elle eut sa récompense : les enfans sautèrent de joie, en voyant leurs habits neufs, et venaient les faire admirer à Mina. Ma femme, lui montrant sa nouvelle robe, lui dit : Vois, Mina, comme elle est

jolie ; sa voix tremblait de plaisir en le disant, et la joie la plus douce brillait dans les yeux de Minette : mon cœur palpitait, je les serrais toutes les deux dans mes bras, avec une sainte émotion, en leur disant : Combien nous sommes heureux ! pourrions-nous l'être davantage ?

*

LA SÉPARATION.

ÉLISABETH ne sut rien de tout ce qu'on vient de lire ; elle ne se doutait pas même qu'on s'occupât de son trousseau ; elle ignorait tout ce qui se passait hors du cercle de son amour et de son bonheur. Cette chère enfant, sans oser nous le dire, sans nous en aimer moins, éprouvait ce que toute jeune femme qui se marie par inclination, éprouve à cette époque de sa vie ; elle s'impatientait de voir arriver le moment d'habiter, avec le plus aimé des époux, leur petite maison de campagne ; la nôtre n'était plus rien pour elle : toutes

ses idées se portaient sur celle de Wahlen, sur le charme d'y vivre seule avec lui, uniquement pour lui ; elle lui en demandait à tout moment la description, et préférait déjà le tilleul qui en ombrageait la cour, et qu'elle ne connaissait pas encore, aux deux beaux châtaigniers sous lesquels, pendant dix-neuf ans, elle avait été si heureuse. Puissance de l'amour ! il absorbe tous les autres sentimens, jusqu'à ce que l'amour maternel usurpe souvent à son tour la première place : on ne peut lui en imposer, à celui-là. Malgré tous les efforts d'Elisabeth pour nous cacher ce qui se passait en elle, sa mère et moi, nous nous en apperçûmes bientôt. Ma femme en fut affectée ; je fis ce que je pus pour justifier notre fille : mais dans le fond de mon cœur, je n'étais pas moins affligé de

voir qu'elle portait toutes ses idées de bonheur sur un cœur qu'elle n'avait pas encore éprouvé, et qu'elle desirait de s'éloigner des nôtres, dont elle connaissait depuis si long-temps la bonté et l'attachement.

La veille de son départ, nous en parlions avec douleur, lorsque l'homme gris, que j'appellerai désormais par le nom sous lequel il se fit annoncer, M. Friedlében, vint nous revoir : son abord fut si cordial, et nous le regardions déjà si bien comme un ami de la famille, que nous continuâmes notre entretien.

Oui, mon ami, tu as raison, me disait ma femme ; l'amour absorbe tout : regarde Elisabeth qui se promène au jardin avec son mari ; je parie qu'elle lui dit : « Demain, demain, je serai toute à toi ; je ne vivrai plus que pour toi :» elle ne

pense pas que demain nous ne verrons plus notre fille.

Les larmes me vinrent aux yeux ; mais je m'efforçai de les cacher. Remercions Dieu, lui répondis-je, de cet effet de l'amour : s'il n'avait pas autant de pouvoir, si un soupir, un regard, un mot de l'objet qu'on aime, n'attirait pas plus fortement que le cœur d'une mère, un enfant pourrait-il jamais se séparer de ceux qui lui ont donné la vie et qui l'ont élevé ? Chaque famille resterait toujours ensemble, comme un troupeau de brebis, les uns à côté des autres ; des unions criminelles en seraient bientôt la suite : les défauts, les vices de famille se perpétueraient, et deviendraient l'appanage de l'humanité entière ; les hommes, immobiles comme un étang d'eau dormante,

croupiraient dans les erreurs et les préjugés de leurs ancêtres.

Comme les peuples que leur religion a formés en sectes, ou castes séparées, dit M. Friedlében, ils ne se perfectionnent point, et restent sauvages, ainsi que le fruit qui croît dans leurs forêts ; ce n'est qu'en les greffant avec un autre fruit, qu'il devient meilleur. C'est le mélange des nations et des individus qui a civilisé le monde. La sage nature a mis dans le cœur de l'homme, ce desir de chercher la perfection et le bonheur dans un lien étranger ; c'est pour cela que l'inceste est repoussé par les lois de la nature, plus encore que par les lois humaines. De-là, ce sentiment si puissant, qui fait quitter à l'adolescent, à la jeune fille timide, le toit protecteur de ses parens, pour se jeter dans les bras d'un être qui,

peu de temps auparavant, lui était inconnu.

C'est pour cela, dit Charles un peu fier de la pensée qu'il allait nous communiquer, que les Grecs, qui étaient un rassemblement d'aventuriers et de fugitifs d'Asie, d'Afrique et du Nord de l'Europe, étaient devenus le peuple le plus remarquable qui ait existé, qui puisse jamais exister.

Cela est vrai, dit Friedlében ; mais pourquoi ne pourrait-il pas s'en former un semblable, et même supérieur, s'il est vrai que la nature humaine tend à sa perfection ? cela doit arriver. La Grèce a fourni aux peuples qui devaient lui succéder, le riche tribut de ses arts, de son sentiment exquis, de sa poésie, de ses vertus publiques et privées ; ensuite ils ont disparu de la surface de la

terre, (car, ce qui en reste, ne mérite pas d'être compté) parce qu'il ne fallait pas que le genre humain fût composé de Grecs, mais d'hommes qui doivent réunir dans leur perfectionnement successif le beau, le bon, et les avantages de tous les peuples civilisés. Si cela n'était pas, quel aurait été le but de la Providence, en permettant que le Peuple Romain, après être monté à un degré si éminent de culture et de civilisation, fût détruit par les barbares du Nord? Un peuple s'arrache de son sol maternel, comme la jeune fille des bras de sa mère, et va au loin former d'heureux liens avec un peuple étranger. Telle est la marche et le sort des nations, et des individus qui doivent ainsi parvenir à leur destination.

Tu vois à présent, ma femme, lui dis-je, pourquoi notre Elisabeth.....

Dites ce que vous voudrez, interrompit ma bonne Auguste, je ne sais si c'est la loi de la nature, mais il me semble bien qu'il m'en coûta davantage lorsque je quittai la maison paternelle.

C'était où je l'attendais : j'avais encore présent à ma mémoire, comme le jour d'hier, celui où mon Auguste quitta la maison de son père. « Ma femme, lui dis-je, as-tu donc oublié quand nous nous glissâmes par le jardin pour venir ici ? lorsque tu restas sous le berceau de chèvres-feuilles, et que, te retournant, tu dis avec gaieté, quoique les larmes aux yeux : Adieu, mon père, adieu, ma mère, adieu, jardin, où j'ai passé mon heureuse enfance. Tu vins ensuite te jeter dans mes bras. Au-

guste, te dis-je, ne regretteras-tu jamais tout ce que tu vas quitter? tu me serras tendrement contre ton sein palpitant d'amour. Ah! puissent, me dis-tu, toutes les larmes que je verserai dans ma vie, être aussi douces que celles que je répands en quittant cette maison! Moi! regretter quelque chose avec mon Charles? non, tu ne le crois pas! Auguste, ces douces paroles sont gravées là dans mon cœur, et chaque instant de ta vie tu les as confirmées. Pourquoi n'en serait-il pas de même d'Elisabeth? lui envierons-nous le bonheur dont elle va jouir avec celui qu'elle aime? Ma femme n'eut plus rien à dire.

Le lendemain Charles, Mina et moi, nous accompagnâmes cette fille chérie dans sa nouvelle demeure; elle pleura beaucoup en quittant la

nôtre, et en disant adieu à sa mère, à sa sœur cadette, et à ses petits frères. Mais bientôt, appuyée sur le bras de son mari, elle reprit sa sérénité, et marcha gaiement la première vers la maison qu'ils allaient habiter ensemble. Elle aurait éprouvé la même joie, quand il l'aurait conduite dans un désert, ou dans une cabane : nous marchions tristement derrière eux, les uns à côté des autres. Le petit bien de Wahlen était à-peu-près à douze lieues de notre village ; le trousseau d'Elisabeth avait été remis à un charretier ; ma femme avait trouvé qu'une voiture pour nous, serait trop chère. L'ami Friedlében, apprenant que nous allions à pied, avait voulu être des nôtres.

C'était une belle matinée de Juin ; Charles et Wahlen portaient un petit paquet de linge pour nous, et Fried-

lében était chargé d'un sac de chasse assez rempli. Un joyeux *adieu* de nos cadets, et les sanglots et les bénédictions de ma femme, nous accompagnèrent au moment du départ, et notre petite caravane s'achemina vers Hazenrode, le village où mon beaupère avait été pasteur, et qui se trouvait sur la route.

Il y a vingt ans, leur dis-je en leur montrant le jardin de la cure, que je sortis avec votre mère, par cette petite porte, pour la conduire dans ma maison, comme Wahlen conduit aujourd'hui sa femme. Friedlében s'apperçut que j'avais envie de m'arrêter un moment ; il nous proposa de déjeûner : nous nous établîmes sur le gazon devant le jardin, et les provisions du sac de chasse furent étalées. La vue de cette porte et du berceau de chèvres-feuilles, me rappela vive-

ment ma jeunesse : en regardant Elisabeth, je croyais voir mon Auguste dans la fleur de ses jeunes ans ; jamais je n'éprouvai une plus douce tristesse, jamais je ne fus plus frappé de la rapidité de la vie, et des changemens qu'elle amène. Cette pensée m'occupait vivement : je racontai à mes enfans l'histoire de mon mariage ; je parlai de ma jeunesse, de mes amours, avec un feu qu'animait encore la vue de la petite porte, et quelques verres de bon vin que Friedlében avait apporté.

Mon fils prit ensuite la parole, et parla de l'amour aussi, avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire. Mon fils, lui dis-je au premier moment où il fit une pause, je n'aime pas à t'entendre parler avec autant d'enthousiasme d'une passion que tu ne connais pas encore.

Pourquoi donc, mon père ? pourquoi dois-je rester froid sur un sentiment dont vous parlez vous-même comme du bonheur suprême ? L'amour, tel que je l'imagine, cette union intime avec un être de notre nature,—ces deux ames qui se cherchent, se confondent et n'en font plus qu'une ; l'amour, dis-je, est ce qui rapproche le plus l'homme de la Divinité ; et vous voulez que j'en parle froidement ? Ah ! plus j'y pense, (et j'y pense souvent, depuis le moment où Wahlen obtint votre consentement, et serra ma sœur dans ses bras), plus je réfléchis, plus je lis, et plus .....

Malheureux romans ! m'écriai-je ; et qui t'en as fait lire ?

Je n'en ai jamais lu, mon père ; quelque envie que m'en aient donné les réflexions de Minette sur les dif-

férentes espèces d'amour, vous savez bien que ma mère s'empara de ceux-là, et je ne les ai pas revus : d'ailleurs, mon père, ne vous avais-je pas promis de n'en point lire ? Mais dans la nuit qui suivit la soirée où Wahlen, transporté d'amour, prit Elisabeth dans ses bras, en s'écriant : *à moi pour la vie !* je lus plus de dix fois l'histoire d'Elbradate et de sa femme, dans Xénophon ; et depuis, je l'ai relue plus de cent fois. Ah ! il était plus heureux que Cyrus ; il avait une femme qui l'aimait au point de mourir pour lui !

Je voudrais, mon fils, lui dis-je d'un ton sérieux, que tu te fusses moins occupé de cette histoire.

Pourquoi, mon père ? loin de me faire du mal, je me sens capable, en la lisant, de la même fidélité, du même amour. Et l'histoire

si

si touchante d'Eponime dans Suétone et dans Plutarque. . .

Je voudrais, m'écriai-je avec dépit, je voudrais qu'aucun de mes enfans n'eût appris à lire ; puisque les anciens d'ailleurs si respectables leur donnent des leçons de cette passion dangereuse.

Ah ! mon père, dit Mina, ce n'est pas ici que vous devriez tenir ce langage ; ici, près de cette porte, de ce berceau où l'amour vous a rendu si heureux. C'est une passion dangereuse, dites-vous ; elle l'est sans doute, mais non pas pour vos enfans. L'amour pourra bien nous causer de la douleur, mais non pas nous rendre méprisables. Non, jamais, dit Charles, le feu du Ciel peut atteindre et consumer le meilleur des hommes ; et l'amour n'est-

il pas plus que l'éclair ? plus que la foudre ? n'embrase-t-il pas aussi l'ame la plus vertueuse ? C'est une flamme qui s'allume et s'étend sans qu'on puisse l'empêcher, qui répand son influence sur la vie entière, et même au-delà du tombeau.

Mon père, dit Elisabeth en m'embrassant, vos enfans sont destinés à aimer ; c'est l'amour qui leur donna l'existence, et c'est l'amour qui doit la rendre heureuse : il anime nos cœurs, mais il doit aussi les purifier ; par lui, nous deviendrons plus vertueux et plus forts.

Oui ! c'est ce que nous deviendrons, s'écrièrent-ils tous les trois ; et l'image d'un objet adoré, continua Charles, que je sens d'une manière si vive au fond de mon ame n'est ni un songe, ni une illusion ; je

suis sûr qu'il existe, et je ne cesserai de le chercher, et de l'aimer ; il est possible que ma main ne touche jamais la sienne ; mais n'importe : je sens que je pourrais mourir pour elle ; ou si ce sort ne m'est pas réservé, il n'est point d'action vertueuse dont je ne me sente capable en pensant à elle.

Cela devrait être également par d'autres motifs, dit Friedlében, cependant il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous dites. Qu'est-ce que c'est que cet amour idéal ? c'est le pressentiment d'un monde meilleur, et ce pressentiment doit conduire à la vertu.

Je n'aime pas qu'on s'occupe ainsi d'un objet imaginaire, dis-je ; cela nous rend mécontens du monde actuel.

Oh ! mon ami, s'écria Friedlében, malheur à l'homme dont l'ame ne va pas au-delà du monde où nous vivons ! il faut s'occuper d'un objet idéal de perfection, pour devenir soi-même plus humain, meilleur ; pour préparer son ame à cette perfection réelle, qui doit être un jour son partage. Il n'est pas bon que nous soyons uniquement occupés et de nous-mêmes et de ce qui nous entoure, et que satisfaits de cette vie, notre idée ne se porte jamais au-delà, vers des mondes inconnus ; je n'aime pas les rêveurs qui voudraient que le ciel fût plus bleu, la verdure plus fraîche, le soleil plus doux, les nuits plus claires, un printems continuel, point de vieillesse, et que tous les hommes fussent parfaits comme des anges.

Mais, est-il un rêveur insensé, celui qui dit : Les hommes seraient plus heureux, s'ils étaient tous justes, sincères, humains comme Socrate ; et celui-là est une preuve qu'il ne dépend que de l'homme d'être vertueux en dépit des mauvais penchans de la nature ? Est-ce un rêveur insensé, celui qui par une volonté forte se rend le maître de ses passions ; qui prend une ferme résolution de devenir meilleur que le meilleur des hommes qu'il connaisse, il se forme un modèle idéal de perfection humaine, et c'est en travaillant à l'atteindre qu'il remplit vraiment le but de sa destination ? Fort bien ! dis-je, mais ce n'était pas là l'idée de Charles. Je vous assure, dit Friedlében, que c'était bien là son idée ; à cette forte

tendance de son ame vers un objet idéal, se joignent les tendres mouvemens d'un cœur chaud et sensible, et ses dix-huit ans; cet objet prend alors tout naturellement la forme séduisante d'une jeune et belle fille.

Dans cet instant, un coup de vent ouvrit la porte du jardin vis-à-vis de nous, qui n'était que poussée, et derrière cette porte parut mademoiselle Juliette Schink; elle rougit d'avoir été apperçue, mais, courant comme un oiseau de notre côté, elle s'élança au cou de Mina, en lui racontant qu'elle venait de faire une visite à la femme du ministre, ce qui n'était pas exactement vrai: depuis long-temps, j'avais remarqué le petit pied de Juliette au travers de l'intervalle de la porte, sans me douter à qui il appartenait.

Cet incident mit fin à notre discussion sur un objet idéal, et nous nous levâmes pour continuer notre route; Juliette nous accompagna jusqu'au petit bois qui se trouvait sur notre chemin, puis elle nous quitta pour retourner chez elle.

Je parierai, dit Mina, quand cette aimable enfant fut partie, que Juliette Schink a quelques traits de l'objet idéal de mon frère; Charles rougit beaucoup, et se défendit avec trop de vivacité; il resta ensuite une vingtaine de pas en arrière, et il cheminait en rêvant, pendant que nous poursuivions gaiement notre route.

Nous arrivâmes le soir dans une petite ville où nous devions coucher; l'aubergiste nous voyant à pied, ne s'embarrassa pas beaucoup

de nous, et prétendit n'avoir pas de logement. Wahlen, oubliant qu'il ne voyageait pas en costume de Baron, lui parla avec hauteur: il s'éleva à ce sujet une altercation assez vive entre lui et Friedlében; ce dernier n'eut garde de laisser échapper cette occasion de débiter ses sentences et sa morale, et nous prêcha long-temps sur les égards que l'on doit à ses inférieurs, précisément parce qu'ils ont le malheur de l'être, et tança vertement le jeune Baron de son orgueil. Sur quoi fondez-vous votre supériorité? lui dit-il; est-ce sur ce que vous êtes mieux vêtu, mieux nourri? que vous avez l'esprit plus cultivé, un meilleur langage? Mais tous ces avantages-là ne vous sont point personnels, c'est le sort, c'est votre éducation qui vous les ont donnés,

N'est-il pas supérieur à vous, celui qui, pour faire vivre sa femme et ses enfans, s'expose à l'humiliation, comme cet honnête aubergiste, ou laboure son champ par un jour de pluie, et le moissonne dans un jour brûlant de la canicule? et ne devons-nous pas voir en lui un homme et un frère? Sans doute la distinction des rangs est nécessaire, mais c'est au plus favorisé par le sort à consoler celui qui ne l'est pas, au lieu d'ajouter à ses maux le mal plus grand de son mépris.

Vous avez raison, dit Wahlen, mais vous vous trompez sur le motif; ce n'est point sur la pauvreté que se porte ce que vous appelez du mépris, c'est sur les vices qu'elle entraîne : la grossièreté, l'avidité, la défiance, les manières basses et rampantes du pauvre, nous parais-

tent des défauts de caractère, pendant que ce n'est qu'un effet naturel de l'éducation et d'un travail forcé, et (chez les ames honnêtes du moins) le peu d'égards qu'on témoigne à cette classe, provient de l'aversion naturelle que l'on a pour ces vices. Ne provient que d'orgueil, dit sèchement Friedlében : combien, dans les sociétés du monde, montrez-vous d'égards et de politesse à des vices bien plus dangereux, bien plus méprisables ; à l'oisif, au libertin, au méchant riche ou décoré ! dans aucune occasion, vous ne leur parleriez comme vous venez de parler à cet aubergiste.

Il est accoutumé à cela, dit Minette, et il n'est pas sensible aux procédés qui nous affecteraient douloureusement. Jeune fille, dit Friedlében d'un ton fâché, ne vous ac-

coutumez pas à jouer avec la sensibilité de vos frères, à voir, à faire souffrir, en disant *on en a l'habitude*; rien ne rend le cœur plus dur; des milliers d'hommes sont appelés à souffrir pour rendre la vie de quelques autres, je ne dirai pas plus heureuse, mais plus brillante; je le répète, c'est à ceux-ci à compenser autant qu'il dépend d'eux ce partage inégal, à force d'affabilité et de bons procédés.

Minette se tut; Wahlen se promenait dans la chambre, partage entre la conviction et la colère. Je ne sais lequel m'étonnait le plus, du ton que cet étranger avait avec nous tous, ou de l'ascendant qu'il prenait sur mes enfans, et sur moi-même. Wahlen, avec beaucoup de douceur et de sensibilité, tenait cependant un peu de la morgue et

de la hauteur de la noblesse allemande; quand Friedlében lui parlait avec cette fermeté, cette autorité qu'on ne souffre guère que d'un père, ou d'un supérieur, il rougissait, pâlissait, fronçait le sourcil, se mordait les lèvres, et je le voyais sur le point d'éclater; mais soit le sang-froid de l'Etranger qui allait toujours son train sans avoir l'air de s'en appercevoir, soit la force et la justesse de ses raisons, Wahlen se calmait aussi peu-à-peu, et finissait toujours par céder et reconnaître au moins tacitement son tort. L'aubergiste entra, il lui parla avec douceur et bonté, et bientôt après nous eûmes de bons logemens:— Vous voyez, dis je en y entrant, qu'il est utile aussi d'être honnête.

Le lendemain d'assez bonne heure, nous arrivâmes à la campagne de

Wahlen ; Elisabeth fut transportée de plaisir en voyant sa petite maison, dont l'extérieur avait un air de propreté et même d'élégance. Oh! qu'elle est jolie, s'écria-t-elle, avec un mouvement de joie et d'orgueil. Je la trouvai moi-même bien au-dessus de ce que je croyais, et j'exprimai vivement le plaisir que me faisait éprouver la vue de cette charmante habitation et d'une cour fort proprement arrangée avec un beau tilleul au milieu. Charles et Mina s'extasièrent aussi, et Wahlen jouissait de nos éloges ; le seul Friedlében ne dit pas un mot, et je vis sur son front une expression de mécontentement.

Le vieux domestique qui habitait la maison, dont la physionomie exprimait l'honnêteté et l'attachement pour son jeune maître, vint

au-devant de nous avec force révérences ; il voulait baiser le bas de la robe de sa jeune maîtresse, elle ne le permit pas, et ce fut sa main qu'elle lui tendit avec l'expression de l'amitié ; il la baisa respectueusement ; à chaque mot, il disait, Madame la Baronne, ou monseigneur le Baron ; il était bien mis, des bas de soie blancs un peu jaunis par le temps, un bon habit de drap d'une couleur ternie avec des boutons tressés en or, mais fort usés. Je regardai Friedlében ; il détestait si fort tout ce qui tenait à l'ostentation, à l'orgueil, que je craignais que les respects de ce vieux serviteur ne devinssent l'objet de ses critiques, mais au contraire. Il lui serra la main avec cordialité, et la serra ensuite à Wahlen qui faisait mille amitiés au vieux domestique,

et nous nommait à lui en lui disant, Voilà mon père, ma sœur, mon frère, notre ami.

Il introduisit ensuite son épouse dans une chambre au rez-de-chaussée, qui lui était destinée. Elle était tapissée d'un fort joli papier, et meublée très-élégamment. Elisabeth ne put rien dire, mais elle l'embrassa tendrement, avec le regard de la reconnaissance. — Minette courut s'asseoir sur le sopha en s'écriant, Ah ! qu'il est bon ! qu'on y est bien ! Charles feuilletait déjà des livres bien reliés, rangés sur une jolie tablette ; et moi j'examinais, en souriant de plaisir, l'agréable et bonne demeure de mon Elisabeth ; mais je n'osais rien dire, parce que je voyais Friedlében froncer toujours plus le sourcil.

Vous avez beau faire la mine, monsieur Friedlében, dit Minette, moi je trouve tout ceci fort beau.

Votre sœur le trouve aussi, répondit-il d'un ton sérieux, et cela est dans l'ordre. . . . . . . Il se tut un moment ; puis en souriant à demi, il ajouta : Les Rabins ont une opinion que j'ai comme eux, quoique je ne sois pas de leur religion ; c'est que le diable ne se présenta pas à la mère des hommes sous la forme d'un serpent, mais sous celle d'un beau jeune homme, monté sur un grand serpent fort orné ; s'il était venu près d'elle sous une forme plus simple, il ne l'aurait pas séduite.

Ce n'est pas bien difficile à croire, dit Mina ; un vilain démon et un serpent ne sont pas bien séduisans.

Petite, nous ne devons pas nous

laisser séduire par aucun démon, sous quelque forme qu'il se présente.

Mais je ne vois point de démon ici, je n'y vois que mon aimable beau-frère, un beau papier, et un bon sopha.

Je leur racontai alors ce que le lecteur sait déjà, le plaisir que j'avais eu à orner la chambre de ma femme en y consacrant mes petites épargnes. Le moment de triomphe où l'on installe une femme qu'on aime dans sa maison, comme une reine qui doit la gouverner, ce moment ne revient qu'une fois dans la vie; on peut bien, pour cette fois seulement, s'écarter un peu de l'économie la plus stricte, leur disais-je.

Ce qui me rend sérieux est toute autre chose, dit Friedlében, vous

le saurez ensuite. — Elisabeth et Wahlen n'avaient pas été présens à cette conversation, ils étaient allés voir le petit jardin derrière la maison.

Friedlében me proposa de voir les autres appartemens, et nous montâmes l'escalier; je secouai quelquefois la tête en faisant cet examen; il n'y avait pas de chambre où le vent ne soufflât par quelque coin; et celle où nous avions été reçus était la seule arrangée.

Voilà une habitation bien aérée, dis-je enfin, cherchant à cacher par une plaisanterie l'impression fâcheuse que j'éprouvais.

N'avais-je pas raison? dit Friedlében: un beau jeune homme, une monture ornée, et là-dessous le diable et le serpent; je voyais cela d'avance.

La justesse de son apologue me fit de la peine, mais je ne voulus pas le faire paraître; j'eus l'air d'entrer dans son sens. Cette maison si délabrée, dis-je, et un valet-de-chambre en bas de soie, avez-vous observé........ Ce vieux domestique, interrompit Friedlében, s'habille sûrement les jours de fête comme vous l'avez vu aujourd'hui; ces bas, ces habits, sont un héritage de son bon maître; ne faites pas un sujet de plaisanterie de ce qu'il célèbre comme une fête, le jour de l'arrivée de sa jeune maîtresse; mais... Ici Friedlében s'arrêta.

Mais? .... continuez; vous aviez encore quelque chose à dire.

Vouz m'avez dit, reprit-il après un moment de silence, que Wahlen était pauvre; mais il me semble qu'il

n'oublie pas assez que sa naissance l'appelait à vivre dans le faste et l'opulence; il parle trop des sacrifices qu'il a faits à son amour; je crains pour le bonheur de votre fille, qu'il ne finisse par les trouver trop grands.

Mais, répondis-je, si la chose est ainsi, que feriez-vous à ma place?

Vous êtes son père et celui d'Elisabeth; parlez-lui raison, apprenez-lui à chercher son bonheur où il doit le trouver, et à ne pas l'attendre d'un avenir incertain; il est aussi riche que vous, plus riche même, et vous avez su être heureux. S'il faut en juger par la fertilité de ce canton, il pourra beaucoup augmenter ses revenus, s'il veut remplir de bonne foi son utile vocation d'agriculteur, et oublier son

inutile vocation de baron. Engagez-le à nous montrer demain ses champs, je m'entends un peu en agriculture.

J'écoutais froidement Friedlében ; il me paraissait trop sévère, et il affichait trop l'envie de nous diriger. Je pensais au beau collier qu'il avait donné à Mina ; mais le sentiment qui m'occupait, n'était pas la reconnaissance, quoique véritablement ce présent nous eût mis à l'aise pour plusieurs années, et que je l'eusse vu attendri, lorsque je lui avais raconté l'usage que Mina en avait fait ; il me semblait alors qu'il abusait des obligations que nous lui avions, pour nous régenter ; cette idée m'occupait au point que je lui dis quelques mots piquans, il les sentit fort bien.

D'après mes principes, me dit-il, dès ce moment je devrais me taire; mais, mon cher pasteur, je me sens un intérêt pour vous et votre famille, tel que je n'en ai jamais éprouvé, et qui l'emporte même sur mes principes; je crois vous l'avoir prouvé.

Oui, sans doute, dis-je en rougissant, le beau présent que vous avez fait à Mina...... Il me lança un regard qui me fit taire à l'instant.

Ce n'est pas cela, mon cher, me dit-il; il n'est pas question des perles, mais de moi, en vous pardonnant ce que vous venez de dire; je vous prouve encore combien je vous aime, combien tous vos enfans me sont chers, même Wahlen puisqu'il est votre fils. En disant cela,

il me serrait contre sa poitrine; puis, jetant ses regards autour de lui, Bon dieu, dit-il, le vent souffle ici de tous les côtés, et la pluie doit y entrer par toutes ces gouttières comme dans la rue; mais ce qui me peine plus encore, c'est les soupirs, c'est les larmes, qui peut-être attendent Elisabeth dans cette froide demeure. Je desire le bonheur de tous les hommes, dit-il d'un ton pénétré; mais votre douce Elisabeth, je l'aime comme si elle était mon enfant.

Pouvais-je l'entendre et ne pas tout lui pardonner à mon tour? Je le serrai dans mes bras, je trouvai juste et bon tout ce qu'il m'avait dit, et je lui promis de parler à Wahlen, qui ne tarda pas à nous joindre avec mes filles; il rougit en voyant Friedlében occupé à bou-

cher les trous des fenêtres et des portes, et Minette qui se mit a l'aider en riant, et en plaisantant; il voulut plaisanter aussi, ensuite il essaya de se justifier sérieusement. Je comprends, lui dit Friedlében, vous n'avez sûrement jamais vécu dans cette maison, et vous voyez ces murs pour la première fois; car il n'aurait tenu qu'à vous de meubler moins élégamment votre petit salon, et de rendre le tout plus habitable.

Ces chambres ressemblent aux apparitions d'Ossian, disait Mina, on peut voir les étoiles au travers.

Le pauvre Wahlen était véritablement mal à son aise; mais les caresses de sa femme le remirent bientôt.

Le lendemain, nous allâmes voir

les champs ; Friedlében, ses tablettes à la main, faisait des notes. Quand nous eûmes fini le tour des champs appartenant à Wahlen, il lui dit d'un air satisfait : Mon ami, je vous le dis, vous pouvez devenir un riche agriculteur. Vos terres sont excellentes, mais négligées ; elles doivent vous rendre une année l'une dans l'autre, sept cents écus, si vous voulez vous mettre vous-même à la tête de votre agriculture.

Jusqu'à ce moment, Wahlen avait été sombre et sérieux ; sa physionomie s'éclarcit, il marcha gaiement entre sa femme et Friedlében, à qui il parlait de l'agriculture anglaise, et de ses plans d'amélioration ; il s'anima, et fit un tableau enchanteur du bonheur dont son Elisabeth et lui jouiraient dans leur

petite métairie, en calculant l'emploi des sept cents écus. Il laissa échapper un mot d'une petite voiture pour venir nous voir, et nous chercher plus souvent et plus commodément.

Je vis, au sourire de Friedlében, qu'il avait un peu d'incrédulité sur l'économie de Wahlen, et ses projets de vie agricole. J'aime, lui dit-il, les cœurs comme les vôtres, qui vont toujours se livrant à l'espérance : dès que l'une est détruite, ils la remplacent par un autre. Mais il y a cependant un malheur avec ces gens à imagination vive et couleur de rose ; quand ils forment des projets pour leur bonheur futur, ils négligent les moyens de se l'assurer ; ils bâtissent un palais dans l'avenir, et laissent écrouler la chau-

mière qu'ils possèdent ; au lieu de labourer en automne, et de semer au printemps, ils moissonnent déjà en idée. Et vous, mon jeune ami, vous attelez déjà la voiture, quand vous ne devriez encore songer qu'à la charrue.

Wahlen sourit et promit d'être plus sage ; mais quelques minutes après, il parla d'un beau jardin qu'il voulait arranger pour son Elisabeth.

Je vous conseille, lui dit Friedlében, de préparer la terre pour les fleurs, avec des plantations de choux et de pommes de terre.

Au retour, je pris ma fille à part, et je la priai de représenter doucement à son mari que la vie était trop courte pour l'employer à former des plans de bonheur, au lieu de

jouir de celui qui était à sa portée. Cette bonne petite femme était mal à son aise, de ce que nous n'étions pas tout-à-fait contens de son cher Wahlen et de sa demeure. Elle aurait voulu nous persuader que les trous étaient des ornemens. — Tu as raison, lui dit Mina, tu ne vois au travers que des roses : cela doit être ainsi.

Enfin, nous les quittâmes ; Mina se serait volontiers rendue aux instances de sa sœur, qui la pressait de passer quelque temps avec elle ; mais Friedlében, usant de son empire qui s'augmentait à chaque instant par la force de son jugement et de sa raison, ne voulut pas le permettre. Non, dit-il, il faut que ces jeunes gens passent seuls ensemble au moins une année, pour apprendre à se

connaître tels qu'ils sont, et non pas tels que l'amour les a peints l'un à l'autre ; petite, votre sœur à présent n'a nul besoin de vous, et votre père a besoin de ne pas perdre deux filles. Et il nous entraîna.

✱

LE DÉSESPOIR.

A NOTRE retour, nous nous trouvâmes encore le soir à moitié chemin, à la même auberge de la petite ville où nous avions déjà passé une nuit : l'hôte nous reçut avec amitié, et en nous témoignant son regret de ne pouvoir pas nous donner de chambre à coucher ; elles étaient toutes occupées : une foire avait rassemblé dans ce lieu un grand nombre d'étrangers ; il fallait bien prendre patience (quoique nous eussions compté nous reposer là des fatigues de la marche), et nous contenter de passer quelques heures dans la chambre commune.

Vers le soir, nous allâmes nous promener dans une grande prairie à la porte de la ville, où les marchands avaient étalé leurs boutiques : on y voyait des jeux, des danses, et tout le beau monde de trois lieues à la ronde, aussi paré qu'on pouvait l'être. Mina était en habit de voyage, extrêmement simple ; des groupes de jeunes personnes, très-élégamment habillées, passaient à côté d'elle ; on la regardait avec dédain, et sa petite vanité était en souffrance ; elle témoigna le desir de s'en aller.

Pourquoi, lui dit Friedlében qui s'amusait de cette cohue ? dites la vérité, petite ; qu'est-ce qui vous déplaît ici ?

Elle rougit et dit en riant : C'est cette robe courte et chiffonnée, c'est ce chapeau sans plumes, et puis, c'est les belles robes et les beaux

chapeaux de ces dames ; mais ce qui me déplaît bien plus encore, c'est ma bêtise d'être honteuse de mon négligé, comme d'une mauvaise action.

Pauvre fille! dit Friedlében : eh bien ! voyons s'il n'y aura pas moyen de briller aussi. Il prit la main de Minette, la fit passer au travers d'une foule assez serrée, et la mena dans la boutique d'une marchande de mode ; il voulait qu'elle achetât des rubans, un chapeau neuf : Minette n'accepta qu'une plume noire, qu'elle mit sur le sien ; mais elle le pria, en anglais, de ne lui parler que cette langue, et cela lui réussit mieux que tous les plus beaux ajustemens. C'est une Anglaise, dirent quelques personnes qui étaient là ; bientôt ce fut une Lady Anglaise, qu'on suivait, qu'on admirait ; elle joua son rôle à mer-

veille, et se promena dans la prairie, comme si elle avait été la reine de la fête. Vous voyez, lui dit Friedlében, quel prix on doit attacher aux égards de la multitude, et sur quoi se fond son admiration, sur quelques mots d'une langue étrangère.

Esprit de petite ville, dit Charles.

Mon bon ami, reprit Friedlében, les hommes se ressemblent assez partout; ce qui est nouveau et rare leur en impose toujours : je rougis de penser avec quels moyens j'y ai souvent réussi ; là, avec un solitaire de prix à mon doigt ; ici, avec une recommandation pour un ambassadeur ; d'autrefois, avec un porte-feuille bien garni, que je laissais entrevoir, ou par une description faite à propos de l'Escurial, ou de Versailles, et rien de tout cela ne leur disait que j'étais un honnête homme.

Nous nous assîmes sous des saules, et nous continuâmes à parler (en anglais, pour faire plaisir à Mina) du monde en général, dont nous avions un abrégé sous les yeux. Friedlében nous quitta pour quelques momens, puis il revint, et nous raconta qu'il était entré dans une tente où l'on jouait au pharaon. Il nous fit une description si vive du tableau qu'offraient les différentes passions sur les physionomies des joueurs, qu'il nous donna la curiosité de voir ce spectacle. Nous entrâmes sous une tente basse et obscure ; nous y étions à peine, que Mina, pâle et tremblante, vint à moi, et me dit, d'une voix altérée : C'est lui ! c'est lui ! mon père : au nom du Ciel, parlez-lui, retirez-le de cet antre !

Qui donc ? demandai-je ému moi-même du trouble où je la voyais ;

elle me fit approcher de la table où l'on jouait : Voyez, me dit-elle en me montrant un des joueurs les plus acharnés : c'était Salzmann, la physionomie pâle, alongée ; ses yeux enflammés suivaient chaque carte ; il paraissait perdre beaucoup. Un homme qui était derrière lui, lui dit : Vous êtes en malheur, monsieur, ne jouez plus.

Je veux jouer, répondit-il avec emportement ; je suis, je veux être malheureux. Et il remit une poignée d'or sur sa carte.

Au nom du Ciel, parlez-lui, me dit Mina à l'oreille.

Quand il quittera le jeu, lui dis-je, je te promets que je lui parlerai.

Non, non, tout de suite ; en même temps elle s'approcha de la table, lui frappa doucement l'épaule : Cher Salzmann, lui dit-elle.

Il se retourna avec humeur, la reconnut à l'instant, et lui dit avec une tranquillité affectée : Ah ! c'est vous, mademoiselle Mina !

Je vous en conjure, lui dit-elle, que je puisse vous dire deux mots à l'instant même. Il posa ses cartes, et sortit avec elle de la tente : je les suivis, mais bientôt je les perdis de vue entre les arbres. Quand Mina revint, elle était seule, et me prit la main avec une vivacité qui m'effraya. Je crois, j'espère, dit-elle, qu'il est sauvé ; ne jugez pas mal de lui, mon père : oh ! combien il mérite notre pitié ! c'est par désespoir, c'est pour s'étourdir sur son malheur, qu'il se livre au jeu et à la boisson : pauvre jeune homme ! sa tête était perdue. Oh ! non, jamais, jamais il ne pourra l'oublier. (Ici des larmes brûlantes tombèrent sur ma main

qu'elle tenait dans les siennes). J'étais hors de moi, cher père, et je le suis encore : . . . . son cœur, . . . oui, je crois l'avoir ébranlé ; . . . . mais le mien, ... le mien, ...il a été brisé par cette cruelle scène. Je crains, je crains, dit-elle, avec une expression déchirante, qu'à présent . .Oh! puissé-je n'avoir plus à supporter une scène semblable à celle-ci !—Il me semble cependant que tout ce que je lui ai dit l'a ébranlé. La vie m'est à charge, me disait-il en serrant ses mains contre sa poitrine : amour, vertu, à quoi toutes ces chimères m'ont-elles servi ? Oh! mon père, et c'est Salzmann qui ne croit plus à l'amour, à la vertu, que le désespoir égare !

Calme-toi, Mina, lui dis-je en l'interrompant ; elle parlait très-haut; et j'aurais été fâché que ceux qui étaient autour de nous, l'entendissent.

Jamais je ne l'avais vue si agitée ; je l'entraînai plus loin. Tu l'as ébranlé sans doute, chère Minette, lui dis-je : si tu lui as parlé avec cette expression, il est naturellement bon, vertueux et sensible ; je le vois sauvé, et c'est toi qui l'auras sauvé.

Moi qui l'aurai sauvé ! répéta-t-elle avec transport : Elle joignit vivement les mains, et les élevant vers le Ciel ; Eh bien ! dit-elle, il m'est égal, à quel prix, et que... Qu'il sache combien je souffre, combien je suis malheureux !

Mon enfant, lui dis-je avec émotion, que dis-tu ? comment ? toi, malheureuse ! . . . . C'est donc bien vrai, ce qu'Elisabeth se faisoit tant de peine de nous dire, et que ses regards angoissés m'ont seulement fait soupçonner. Tu l'aimes. . . . Elle me regarda fixement, comme si elle vou-

lait pénétrer dans mon ame. . . Mon père, ai-je dit quelque chose ? . . . .

Oui, ma chère fille, oui, j'ai lu dans ton cœur.

Elle se jeta à mon cou, se releva ensuite, resta quelques instans de bout sans mouvement, porta la main à son front, se couvrit les yeux, et dit à demi-voix : Vous allez me mépriser . . . . lui aussi me méprisera.

Elle prononça ces mots d'un ton de voix si altéré, que j'en fus très-douloureusement affecté. J'avais d'abord voulu lui dire combien il était honteux pour une jeune fille, d'aimer sans être prévenue par l'homme auquel elle s'attachait; mais dans l'état où je la voyais, il me fut impossible de lui adresser un seul mot qui eût l'air du reproche.

Mina, lui dis-je avec tendresse, je te plains de toute mon ame ; et

quand il serait vrai que tu doives rougir du sentiment que tu éprouves, tu dois être fière aussi du courage avec lequel tu l'as caché si long-temps.

Elle laissa tomber sa tête sur ses mains : Que va-t-il penser de moi ? disait-elle ; il sait que je l'aime, que cet amour a causé ma maladie ! . . . Ah ! mon père, il va me mépriser ; je lui ai parlé de mon amour la première : je voulais . . . . je voulais lui prouver que l'amour et la vertu ne sont pas des chimères. Ah ! si je l'ai rendu à la vertu, si je l'ai sauvé, puis-je m'en repentir ? mais il m'en coûte le repos de ma vie : je sens à présent quelle opinion il doit avoir de moi, quelle opinion tout le monde doit en avoir. Moi seule, je sais que je suis innocente et malheureuse.—Venez, partons, mon père, il ne faut pas qu'il

me revoie : non, je ne veux pas le revoir, j'en mourrai de honte.

Dans cet instant, Salzmann parut; il sortait du bosquet, les bras croisés sur sa poitrine, avec l'air d'un homme qui rêve profondément. Mina me prit vivement le bras, et m'entraîna derrière les boutiques : nous revînmes à notre auberge ; la chambre commune était vide : elle s'assit dans un coin, en appuyant sa tête sur sa main ; se leva ensuite avec vivacité, vint à moi, et me dit : Je vous le demande en grace, mon père, mon cher père, ne dites point à ma mère ce qui vient de se passer : oh ! ne le lui dites pas ; qu'au moins je puisse regarder ma mère sans rougir ; c'est la seule grace que j'ai à vous demander. Je le lui promis solemnellement.

Quant à lui, ajouta-t-elle, ne croyez-vous pas qu'il gardera le si-

lence sur la honte de la malheureuse fille à laquelle son secret n'a été arraché que par le désespoir où elle l'a vu lui-même.

J'en suis convaincu, ma chère enfant, Salzmann est honnête; il a de l'amitié pour toi, lui dis-je, pour lui répondre quelque chose: son regard sombre et égaré me causait une vive inquiétude.

Vous savez mon secret, il le sait aussi: jamais je n'oserai lever les yeux devant lui, non plus que devant vous. — Cependant, pourquoi ne les leverai-je pas devant vous? cher et bon père, indulgent ami de votre pauvre fille, me dit-elle en appuyant son visage pâle contre ma poitrine: pourquoi ne les leverai-je pas vers le Ciel? Vous n'aurez pas mauvaise opinion de votre Mina, parce qu'elle aime; et le Ciel, c'est

lui qui m'a donné un cœur, qui m'a donné mon amour.

Oui, sans doute, mon enfant, c'est lui qui t'a donné ton cœur ; mais ton amour est le fruit d'un moment d'oubli, de l'imprudence de ton âge : n'accusons pas le Ciel de nos faiblesses, pour ne pas nous donner un prétexte de les excuser.

Mais je sens que mon ame est pure, qu'elle est innocente.

Bien, Mina, tu en seras d'autant mieux disposée à te défier de la faiblesse de ton cœur, et à pardonner celle des autres.

Elle me baisa la main. Vous n'entendrez plus un soupir de moi, mon père ; si je ne suis pas heureuse, je serai du moins bonne et vertueuse.

Les larmes me vinrent aux yeux. Que le Ciel te bénisse, comme je te bénis, bonne innocente Mina !

Jamais je n'ai pressé contre mon cœur, avec plus de tendresse, aucun de mes enfans après une belle action, comme je pressais Mina dans le moment où elle se relevait si noblement de sa faiblesse. Elisabeth aurait pu dire encore, si elle avait été présente : Oh ! combien Dieu est heureux de pouvoir pardonner à ses enfans ! cependant je me reproche encore à présent d'avoir eu la dureté de lui demander alors quelques détails sur la naissance et les progrès de ce sentiment dans son cœur ; c'était l'humilier : elle rougit, mais elle y consentit tout de suite, et me pria de passer avec elle dans le petit jardin attenant à la maison, et là elle me raconta tout ce que le lecteur sait déjà. Je desirai savoir ensuite ce qu'elle avait dit le jour même à Salzmann.

Le désespoir de ce pauvre jeune homme l'avait tellement troublée elle-même, qu'elle ne put me rendre qu'un compte bien imparfait de leur conversation; ce que je pus comprendre du résultat, c'est qu'elle lui avait parlé d'abord avec force et sentiment sur les habitudes vicieuses où il se laissait entraîner; qu'arrivés dans un bois de saules au bout de la prairie, il s'était jeté à genoux devant elle, et lui avait donné sa parole qu'il s'abstiendrait du vin et du jeu; cette attitude, cette promesse, sa douleur, avaient eu un tel effet sur Mina, que par un mouvement involontaire elle était tombée dans ses bras en voulant le relever, et lui avait fait l'aveu de sa tendresse.

Et lui, que t'a-t-il répondu?

Lui! dit-elle avec l'accent de l'effroi; ah! mon père, aurais-je parlé, si j'avais pu l'entendre? non, je n'entendais rien; je ne sais ce qu'il m'a dit, il m'a pressée contre son sein, j'ai senti l'impression de ses lèvres...... ô mon père! je tremble de confusion dans ce moment de m'être exposée ainsi à sa pitié, peut-être à son mépris.... Ah! oui, au mépris, j'en suis sûre. Elle couvrit son visage brûlant de ses deux mains en marchant à côté de moi d'un pas précipité.

Non, non, mon enfant, lui dis-je, tes craintes ne sont pas fondées: du mépris, non surement, ce n'est pas ce que son transport exprimait; ton aveu l'aura vivement ému, tu es jeune, tu es sœur d'Elisabeth— je ne dis pas que ce soit de l'amour

qu'il ait éprouvé pour toi, mais c'est ce qui peut le devenir.

Oui, c'était du mépris, dit-elle sans paraître m'écouter, et en retirant ses mains de dessus son visage ; j'en avais le sentiment intérieur, et c'est ce qui m'a fait arracher de ses bras, et revenir vers vous.

En continuant mes questions, il me parut en effet que Salzmann, animé par tout ce qui avait précédé cet aveu, avait témoigné trop vivement sa reconnaissance d'un sentiment qu'il ne partageait pas encore. Je n'étais pas trop d'accord avec moi-même sur ce que j'avais à dire dans cette circonstance ; je pris donc le parti de me taire, et d'attendre avec patience les suites de cet événement : dans le fond de mon cœur, je conservais l'espérance que Salz-

main pourrait encore devenir mon fils.

Quand nous rentrâmes dans l'auberge, nous y trouvâmes Friedlében et Charles. Nous avions le projet de passer le reste de la nuit dans la chambre commune, et de nous remettre en chemin à la pointe du jour; mais l'accident de Mina m'obligea de changer quelque chose à notre plan; l'hôte nous proposa une petite chambre où il ferait étendre de la paille fraîche; Mina l'accepta avec empressement, dans l'espoir de pouvoir passer la nuit seule, ou du moins loin du bruit que faisaient les buveurs. J'allai avec mes deux enfans dans la petite chambre; Mina se coucha dans un coin, et Charles de l'autre côté. Quand je les crus endormis, je sortis pour aller joindre Friedlében qui était resté dans

la

la chambre de l'hôte, mais les buveurs y faisaient un tel bruit, que nous ne pûmes pas y tenir long-temps; je proposai à Friedlében de monter avec moi dans le cabinet, où reposaient mes enfans.

Nous nous y assîmes sur un petit banc; Mina était vis-à-vis de nous; je voyais avec plaisir qu'elle s'était doucement assoupie, Friedlében la regarda long-temps avec un sourire de satisfaction.

C'est ainsi, me dit-il à voix basse, que sommeille l'innocence; je ne me rappelle pas quel auteur français a dit: « C'est sur la physio-« nomie d'un homme endormi que « l'on peut faire les observations les « plus justes; il faudrait faire dor-« mir à huits ouverts les princes et « les ministres." Je fus frappé de

cette réflexion; lorsque je la lus pour la première fois, j'étais alors un jeune étourdi, et je me suis attiré vingt mauvaises affaires en allant faire mes observations philosophiques avec une lanterne sourde sur le visage des gens endormis : le résultat de toutes mes recherches a été que la plupart des hommes ont en dormant une expression de simplicité et de bonne foi qu'ils n'ont pas toujours en veillant, à moins que leur sommeil ne soit inquiet, ce qui est toujours la preuve d'un désordre physique ou moral. J'ai souvent pensé que l'on devrait voir dormir son ennemi, on se réconcilierait avec ces traits qui n'offrent plus alors les traces de l'envie, de la haine, ou du mépris. L'homme qui n'est pas décidément méchant, reprend dans le sommeil le carac-

tère d'innocence et de simplicité de ses premières années. Voyez comme votre Mina sourit ; le ciel puisse-t-il lui conserver le calme dont jouit son cœur !

Le Ciel puisse-t-il le lui rendre ! m'écriai-je involontairement. Friedlében me regarda d'un air étonné. Je me décidai, puisque ce mot m'était échappé, à lui raconter tout ce qui était arrivé à Mina ; tout m'assurait que je pouvais compter sur sa discrétion, qu'il aimait mes enfans, et j'avais besoin des conseils d'un homme expérimenté.

Elle aime seule, elle aime sans espérance, dit-il, frappé de ce qu'il venait d'entendre, et cependant elle a été si gaie pendant la route, et je l'ai toujours vue si sereine.

Ah ! lui dis-je, après avoir tant

souffert, son ame se reposait doucement sur la consolante idée que celui qu'elle aimait ne serait pas son beau-frère, le mari de sa sœur ; elle sentait bien qu'il ne pouvait venir chez nous tant qu'Elisabeth y était ; elle supportait avec espérance et gaieté une absence passagère ; quand l'ame est abattue par le malheur, la moindre lueur d'espérance la ranime et la soutient.

Et dans le malheur même, ajouta Friedlében, la nature bienfaisante n'a pas permis que le sentiment de la douleur fût continuel ; les momens tranquilles des malheureux surpassent de beaucoup le nombre de leurs momens de désespoir, le jour s'écoule au travers de l'espérance, du travail, des soins de cette vie, des petites joies occasionelles ; et souvent la nuit donne un doux

sommeil, et des songes consolans aux malheureux; le noir souci trouve à peine quelques momens dont il puisse s'emparer.

Voilà, dis-je, ce qu'il ne faut pas apprendre aux hommes endurcis par l'opulence et le bien-être.

Eh! pourquoi? reprit Friedlében, pourquoi ne leur dirions-nous pas que la nature est plus bienfaisante qu'eux, et que le malheureux, qui souffre mille privations, a souvent des momens de bonheur qui leur sont inconnus? ... Voyez quel doux sourire sur les lèvres de votre malheureuse Mina... Pauvre fille! dit-il d'un air attendri, excellente enfant! charmante enfant, comment n'es-tu pas aimée? ... mais il n'y a rien à faire pour le moment; elle a raison, il ne faut pas qu'elle le revoie à présent... elle le reverra, je vous

en réponds.. ou il ne mérite pas son amour ; et alors, soyez sûr que cet amour passera. Vous êtes un heureux père, et vos enfans aussi doivent être heureux par leur excellent naturel.

Nous nous endormîmes en faisant des vœux pour le bonheur de mes enfans ; et quand nous nous réveillâmes, le soleil était déjà depuis long-temps sur l'horizon.

*

L'ATTENTE.

QUAND Mina se leva de dessus sa paille, je vis d'abord que le *donner du bien*, le sommeil avait calmé sa douleur, et ranimé ses espérances; sans dire positivement ce qu'elle desirait, elle arrangea les choses de manière qu'elle nous fit traverser la prairie et le petit bois; elle regardait de tous côtés; mais l'objet qu'elle cherchait, n'y était pas.

En chemin, je le voyais à tous momens retourner la tête, et personne ne nous suivait: quand nous eûmes passé la moitié de la route,

elle devint plus tranquille et plus sérieuse ; et quand nous arrivâmes à la maison, la joie des enfans, les caresses de sa mère, la remirent dans son état naturel. L'après-dîner et la soirée furent employées à des descriptions sans fin ; ma femme voulait savoir jusqu'aux plus petits détails de la demeure de son Elisabeth. Nous n'eûmes garde de lui parler des trous dans le mur, et des gouttières au toit ; nous nous arrêtâmes long-temps sur la jolie cour et l'élégant petit salon : elle n'eut que les roses sans les épines. Eh bien ! enfin, dit-elle ensuite, quel air a cette maison ?

Cette question m'étonna, après toutes nos descriptions minutieuses ; mais Mina comprit à merveille ce que voulait sa mère. Quel air elle a ?

lui répondit-elle ; notre Intendante logerait très-bien dans cette maison-là. Ma bonne Auguste sourit avec orgueil et plaisir. O vanité d'une mère ! celle-là peut être permise, celle-là seule est respectable.

Le lendemain à déjeûner, les questions et les descriptions recommencèrent ; Charles dessina comme il le put un petit plan de la maison de Wahlen, où sa mère ne comprit rien, mais qu'elle regarda long-temps en souriant avec complaisance : il lui fallut ensuite un détail circonstancié de notre voyage, en allant et en revenant ; on le lui donna, à l'exception cependant de la rencontre de Salzmann, dont le nom ne fut pas prononcé. Chacun se remit ensuite à ses occupations ordinaires ; Friedlében nous quitta

en promettant de revenir ; notre estime et notre amitié pour lui s'augmentaient chaque jour, quoiqu'il ne nous témoignât aucune confiance. Nous ne connaissions de lui que le nom qu'il s'était donné ; nous ignorions même le lieu qu'il habitait ; Mina prétendait qu'il était immensément riche, nous ne faisions que le soupçonner ; elle croyait aussi qu'il n'avait ni femme ni enfans, quoiqu'il eût dit positivement le contraire le jour de la noce d'Elisabeth ; enfin, toutes ces circonstances étaient pour nous un mystère. Mais son cœur n'en était pas un ; il se développait à nous plein de vertus, et de bienveillance pour toute ma famille ; seulement quelquefois il nous paraissait trop satirique, et d'autres fois pas affez philosophe ; mais enfin

c'était un homme, c'était un ami que le ciel semblait m'envoyer pour remplacer notre bon oncle Fréderich ; et quand les soucis de l'avenir pesaient sur mon cœur, je me disais : J'ai Friedlében ; et j'étais rassuré. Il n'avait jamais dit cependant que dans le besoin, il viendrait à notre secours, mais nous y comptions aussi positivement que s'il nous en eût donné les plus fortes assurances. La première fois que nous l'avions revu depuis le don des perles, ma femme lui conta l'usage que Minette en avait fait ; il fit de la tête un signe d'approbation, tendit la main à Minette, mais ne dit pas une parole. Je lui racontai les scènes sentimales qui en avaient été la suite ; il se tut encore, mais nous regarda tous d'un air attendri.

Cette fois, quand il me quitta, il me dit d'un ton vraiment paternel :

Veillez sur Mina, mais ne vous mêlez pas de la guérison de son cœur, il trouvera des ressources en lui-même.

Je lui promis de suivre ses conseils.

Dans les premiers jours qui suivirent notre retour et cette fatale rencontre, Mina fut assez calme et tranquille. Sans trop se l'avouer à elle-même, elle avait l'espoir qu'à présent qu'Elisabeth n'était plus là, Salzmann reviendrait chez nous, et finirait par s'attacher à elle : être aimée de lui était la seule chose qui pût la relever à ses yeux ; et quoiqu'elle redoutât beaucoup de le revoir, il est certain qu'elle le desirait encore davantage ; elle passait les journées entières à la fenêtre qui donnait du

côté de sa ferme; mais quand les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent sans le voir venir, alors elle ne sentit plus que la honte d'avoir avoué un amour qui ne serait jamais partagé ; et la douleur la plus amère pénétra dans son cœur : malgré ses efforts pour nous le cacher, je ne la devinai que trop, et je me décidai enfin à lui parler encore.

Je choisis pour cet entretien, l'anniversaire de mon jour de naissance. Le matin, elle vint en pleurant se jeter dans mes bras : Mon enfant, lui dis-je, soulage ton cœur, en l'ouvrant à ton père.—Oui, dit-elle avec la plus vive expression, oui, je veux ouvrir mon cœur à mon unique ami, au meilleur des pères.—Elle s'arrêta.... Puis elle reprit avec un effort douloureux :

Mon père ! il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais, j'en suis sûre à présent, et ce n'est là que la moitié de ma douleur ; j'ai perdu à mes propres yeux, et sans doute aux siens, ma considération et le sentiment de ce que je valais ; et voilà sur-tout ce qui déchire mon cœur. Mon père, il ne revient pas ici, il se prive de vous voir, vous qu'il aimait, de peur que je ne m'offre encore à lui..... Et elle cacha son visage dans ses mains. Je l'embrassai en lui disant : Comme tu te fais des idées sombres, chère Mina ! Eh bien ! je suppose que ce fût comme tu le crois ; n'arrive-t-il pas tous les jours aux hommes de s'adresser à une jeune fille, et d'en être refusé ? L'amour est un sentiment involontaire ; Salzmann ne t'aime pas, et tu l'aimes ; c'est un

malheur, mais ce n'est pas une honte.

Non, pas pour un homme, mon père ; un homme refusé n'a que son amour-propre blessé ; mais nous, c'est toute autre chose. Une jeune fille qui a fait des avances à un homme qui la rejette, ne peut plus lever les yeux en sa présence : quand même je cesserais de l'aimer, encore ne serais-je pas heureuse ; l'idée tourmentante d'avoir blessé la modestie de mon sexe, me poursuivra comme le sentiment d'un crime.

Tu te fais des monstres imaginaires, ma chère enfant ; tout cela sont des préjugés. En Angleterre, on voit souvent des jeunes filles s'offrir pour épouser dans les papiers publics : qui sait si le même usage ne passera pas en Allemagne ?

Jamais, je le sens dans mon cœur; il faut qu'une jeune fille ait perdu toute espèce de honte, pour s'offrir de cette manière : tout homme qui s'estime lui-même, ne pourra que la mépriser. Voilà ce que je sens fortement, mon père; c'est la compassion qui m'a seule arraché mon secret : malgré cela, je ne m'en consolerai jamais. Mais, n'en parlons plus; vous m'avez dit une fois : « Quand il est « question du courage ou de l'hon« neur d'un homme, la femme ne « peut en être juge, son opinion ne « compte point." Ah! croyez-moi, l'homme non plus ne peut être juge, lorsqu'il s'agit de la modestie virginale d'une jeune fille!

Je me rappelai alors ce que j'avais éprouvé quand je fis connaissance avec ma femme, et que je croyais

mal-à-propos qu'elle avait des vues sur moi. Tu as peut-être raison en général, dis-je à ma fille; mais quant à toi, il n'y avait nul projet; ton secret t'est échappé malgré toi-même: crois-tu donc que ce soit une honte d'aimer?

Non, mon père, bien au contraire; quand mon amour n'était connu de personne, il animait, il embellissait ma vie; j'étais fière d'un sentiment aussi pur, aussi désintéressé: mais à présent,—il me méprise. Et quand il te mépriserait, Mina, ce serait de sa part une injustice? N'y a-t-il pas aussi du mérite et de la grandeur d'ame à supporter l'injustice avec patience et dignité? il y en a autant qu'à aimer et se taire. Mina, n'as-tu donc d'autres devoirs à remplir qu'envers toi et envers lui? tes

parens, tes frères, tes sœurs, le reste du monde, ne te sont-ils plus rien? Tu n'as pas la force de vaincre ton amour? faut-il pour cela perdre tout courage, renoncer à toute consolation? il te reste un plus beau triomphe à remporter, celui de ta douleur: si tu n'es pas heureuse, mon enfant, tâche de rendre heureux ce qui t'entoure. L'orgueil blessé d'une jeune fille n'est-il pas aussi de l'orgueil? as-tu oublié ce qu'Annette nous lisait hier dans le Spectateur(1): *no passion covers itself under more disguises than pride.*

Il m'en coûtait de lui faire ce reproche, et je la pressais tendrement

(1) Aucune passion ne se déguise sous des formes plus variées, que l'orgueil.

sur mon cœur, en le lui faisant : mais n'était-il pas vraisemblable, qu'il y avait effectivement de l'orgueil en jeu ? Elle sortit sans me répondre : j'en conclus que mon reproche avait porté, et j'en tirai un bon augure.

Le soir, elle parut mise avec plus de soin : depuis notre retour, elle avait absolument négligé sa parure, soit qu'elle fût réellement humiliée de sa faute, soit peut-être aussi par un sentiment d'orgueil et de dépit déguisé ; elle prit part à nos conversations, aux jeux même des enfans ; et depuis ce jour, elle fut encore plus attentive à remplir tous ses devoirs : elle n'avait plus la même vivacité, ni la même gaieté ; mais cette expression sérieuse et mêlée de douceur, faisait un effet charmant sur son joli visage naturellement animé. « Oui, mes

enfans sont capables de tous les sacrifices, lui dis-je un jour en la prenant dans mes bras : — une larme aborda ses paupières ; elle me baisa la main en silence, et retourna avec gaieté à son ouvrage.

Le bonheur habitait encore sous notre toit ; mais il avait changé de forme : ce n'était plus une divinité riant et folâtre, parée d'une couronne de roses, chantant, dansant, et jetant des fleurs sur tous les objets qui l'entourent ; c'était une divinité calme et tranquille, portant à la main l'olivier de la paix, qui regarde autour d'elle avec un doux sourire. Nous étions en paix avec nous-mêmes : qu'est-ce que l'homme peut desirer de plus ?

ÉLISABETH ET MINA.

QUE ferons-nous de Charles? Voilà quelle était, depuis quelque temps, une de nos principales inquiétudes; l'argent qui nous restait, le rang de perles, suffisaient à peine pour l'entretenir une année à l'université.

Une autre sollicitude vint encore nous tourmenter, dans les lettres d'Elisabeth; nous trouvions des tournures, des phrases qui nous inquiétaient tous; Mina seule savait au juste de quoi il était question; elle recevait des lettres particulières de sa sœur, qu'elle ne montrait pas;

enfin il fallut qu'elle s'expliquât. Friedlében avait eu raison. Wahlen aimait passionément sa femme, mais cet amour et l'habitude qu'il avait de vivre avec un certain éclat, l'engageaient dans des dépenses qui surpassaient ses moyens actuels; dès qu'il recevait de l'argent, il employait tout ce dont il n'avait pas le besoin le plus pressant, à acheter quelque parure pour sa femme, ou quelque meuble élégant, qu'il croyait pouvoir lui faire plaisir; ensuite il empruntait pour ne pas mourir de faim. Lorsqu'Elisabeth s'affligeait de ce dérangement, il la consolait par l'espérance d'augmenter le revenu de son domaine, ou de recevoir des secours de son oncle paternel.

C'est là ce que Mina nous raconta; elle en était pénétrée de chagrin,

et nous lut quelques passages des lettres de sa sœur; dans l'une elle lui disait:

« J'ai la douce habitude, chère
« Mina, de te confier mes senti-
« mens et les pensées les plus se-
« cretes de mon cœur; voilà ce
« qui m'engage à déposer dans
« ton sein mes sujets de peines;
« d'ailleurs c'est l'amour extrême de
« mon mari qui est la cause de l'em-
« barras où nous nous trouvons
« souvent; ainsi cette peine même
« est un bonheur pour ton Elisabeth;
« un autre bonheur, Mina, que tu
« sauras comprendre, est celui de
« pouvoir, par mon économie, et
« en faisant en secret mille petits
« ouvrages, compenser un peu les
« dépenses inutiles de mon cher
« Wahlen. Hélas! ce n'est que pour
« moi, ce n'est que pour parer son

« Elisabeth, ou lui donner quelque
« jouissance, qu'il s'y laisse entraî-
« ner: lui ôterai-je ce plaisir par
« mes refus, par ma triste morale?
« non, j'accepte ses dons, je m'en
« pare; et la nuit, quand il dort,
« je me relève doucement, et je tra-
« vaille pour regagner ce qu'ils lui
« ont coûté.

« Il y a, chère Mina, dans une
« classe obscure et trop souvent
« méconnue, des ames bien nobles,
« bien généreuses; ce vieillard que
« tu as vu chez nous, par exemple,
« cet ancien valet-de-chambre, il
« se refuse aussi les choses les plus
« nécessaires, afin de pouvoir s'ha-
« biller décemment, parce qu'il sait
« que cela fait plaisir à son maître;
« le cœur me saigne souvent, lors-
« que j'entends ce bon Wahlen me
« dire d'un air content, Eh bien,

« chère

“ chère Elisabeth, tout va mieux
“ qu'on ne l'imaginait. Mes larmes
“ empêchent de lui répondre, je
“ me jette dans ses bras ; *oui, mon*
“ *ami, oui, nous sommes heureux* ; dans
“ le fait, je le pense ainsi, et tu
“ n'en doutes pas, Mina : nous nous
“ aimons, nous sommes bons ; qui
“ sait si plus d'argent ne nous ren-
“ drait pas moins aimans, moins
“ bons, et par conséquent moins
“ heureux ?

“ Le valet-de-chambre reçoit un
“ traitement par mois, trop petit,
“ dit mon mari, mais cependant
“ trop grand encore pour nos
“ moyens ; imagine, chère Mina,
“ ce que j'éprouvai, lorsque ce bon
“ vieillard, au bout de deux mois,
“ m'apporta secrètement son argent,
“ en me disant d'une voix altérée :
“ Gardez - moi cela, madame la

" Baronne, je vous prie, j'en aurai
" peut-être besoin une fois, dans
" quelques années. Lorsque je l'eus
" reçu et serré, il ajouta en hési-
" tant : C'est bien peu de chose,
" madame la Baronne, mais j'espère
" que monsieur le Baron sera mieux
" avec le temps, et alors vous me
" le rendrez ; à présent je n'en ai nul
" besoin, et si vous aviez l'occasion
" d'en faire usage . . . Des larmes
" s'échappèrent de mes yeux, il
" pleurait aussi. Son attendrissement,
" ses expressions, me touchèrent
" encore plus que son argent ; il
" était impossible de méconnaître
" l'excellence de son cœur. Tu ne
" peux comprendre quel sentiment
" pénible m'affectait toutes les fois
" que dans cette conversation il
" me nommait madame la Baronne ;
" s'il m'avait appelée Elisabeth, si

" j'avais osé l'embrasser en versant
" mes larmes dans son sein, j'aurais
" été contente et soulagée. Je lui
" tendis la main en lui disant : Oui,
" mon bon ami, nous aimons tous
" les deux notre Wahlen. Ce vieil-
" lard nous est d'un grand secours ;
" il a l'inspection des champs et de
" la grange ; — si seulement il s'y
" entendait mieux ; mais son service
" s'est toujours borné à la personne
" de son maître. Chere Mina, tu
" n'imagines pas combien je souffre
" de voir à chaque instant ce con-
" traste entre notre misère réelle et
" l'espèce d'ostentation que Wahlen
" exige ; combien j'ai de peine à
" lui cacher l'effet qu'elle produit
" sur moi : je lui en ai parlé avec
" ménagement, et en lui faisant des
" questions sur ses projets ; il m'a
" répondu par des espérances vagues

« sur l'avenir, sur la fortune de
« son oncle. Ah! pourquoi ne pas
« vivre d'après notre situation ac-
« tuelle? — ce n'est pas à nous à
« penser à l'avenir. Voilà, chère
« Mina, le seul nuage qui trouble
« un peu la sérénité de notre vie;
« je me demande souvent, pour-
« quoi attacher précisément les yeux
« sur ce nuage, pendant que le reste
« du ciel est si pur et si doux? et
« quand même des nuages noirs
« l'obscurciraient de tous côtés, je
« ne devrais pas me plaindre, tant
« qu'il n'y en a point entre moi et
« mon époux, et que je possède
« son cœur, et il est à moi bien
« entièrement; ne suis-je donc pas
« la plus heureuse des femmes?"
Les larmes de Mina l'empêchaient
presque de lire, les nôtres nous
empêchaient de l'entendre; elle nous

lut encore un morceau fort touchant dans lequel il était question de l'espérance qu'avait Elisabeth d'être bientôt mère.

" Des larmes de joie (écrivait-elle)
" et des larmes de crainte, recevront
" ce cher enfant à son entrée dans le
" monde ; mais j'espère au moins
" que son caractère sera formé à
" la meilleure école, celle de la
" pauvreté ; Mina, ce moment me
" fait trembler ; cet enfant aura aussi
" sa part de toutes nos peines ; mais
" le sein de sa mère ne le laissera
" pas manquer de nourriture, non
" plus que son cœur d'amour,
" etc. etc."

Notre émotion à tous était excessive, ma femme se leva avec vivacité ; je crus qu'elle allait tomber à genoux ; mais elle courut à l'ar-

moire, et en sortit l'argent qui restait de la vente des perles ; mes enfans firent un cri de joie ; je jetai un regard de compassion sur Charles ; ma femme s'en apperçut, et posa l'argent sur la table avec une espèce d'embarras. Voyant que je me taisais, elle commença lentement à le compter, et à en faire deux portions : — ce sera bien peu, dit-elle en soupirant.

Pourquoi pas le tout, ma mère ? dit Charles.

Parce qu'il était destiné pour toi, mon fils, répondit-elle.

Envoyez le tout à notre Elisabeth, m'écriai-je, ses besoins sont plus pressans ; confions-nous à la Providence, elle n'abandonnera pas notre fils.

Auguste secoua la tête, et dit à

demi - voix : Non, cela n'est pas juste, cet argent appartient à Charles.

Ah ! ma mère, dit-il avec tendresse, mais cependant avec vivacité, pourquoi me chasser si durement de la maison ?

Te chasser ! dit-elle d'un air étonné.

Pourrais-je y vivre une minute tranquille, si j'étais la cause que l'on ne vînt pas au secours de ma sœur ? j'aimerais mieux m'exposer dès ce moment à mourir de faim et de misère. Elisabeth aura tout cet argent, ma mère, ou je quitte à l'instant la maison. Il prononça ces mots avec une fermeté et un feu qui ne resssmblaient point à sa philosophie ordinaire. Ma femme, effrayée de l'idée de le voir partir, ne fit

plus d'objection, et consentit à ce qu'il demandait.

Il était question de faire parvenir cet argent à Elisabeth sans qu'elle s'apperçût que nous avions lu ses lettres à sa sœur; ma femme était d'avis de ne pas lui laisser ignorer qu'elle le devait à notre attachement et à l'amitié de son frère.

Elle ne voudra pas accepter, dit Mina, je la connais.

Comment, reprit ma femme vivement, elle accepterait de l'argent d'un domestique, et non pas de nous ?

Ne parle pas ainsi, m'écriai-je, du bienfaiteur de notre Elisabeth; son ame est noble et généreuse comme celle de notre fille: ce bon vieillard qui, en appelant ma fille madame la Baronne, en lui prouvant son respect à sa manière, lui

donne tout ce qu'il possède; qui lui donne encore plus que de l'argent, des larmes de sensibilité; je le regarde si peu comme un domestique, que je suis fâché que ma fille ne l'ait pas embrassé, malgré le titre qu'il lui donnait; je le ferais surement, s'il était ici.

Et moi aussi, dit ma femme attendrie, pour réparer le tort que je viens d'avoir envers lui; mais ce n'est pas que ma fille ait accepté son argent, qui me fait de la peine; c'est de ce qu'elle refuserait le nôtre.

Il est possible qu'elle le prenne, dit Mina; mais ce dont je suis bien sûre, c'est qu'elle ne se plaindra plus, et que je mourrai d'inquiétude.

Cette réflexion nous frappa; nous

cherchâmes donc un moyen de faire passer cet argent. — Nous imaginâmes de supposer une loterie — un billet que Friedlében aurait donné à Mina, — un lot de six cents écus.

Ce moyen, dit Charles, nous laisserait la faculté de lui faire tenir d'autres secours. Nous soupirâmes tous : que pouvions-nous encore lui donner ? tout au plus le rang de perles qui restait, et qui pouvait valoir soixante écus.

Charles voulut partir tout de suite pour porter cet argent à sa sœur ; Mina écrivit la lettre, accompagna son frère assez loin, et revint très-satisfaite à la maison.

Elisabeth crut à la fable de la loterie ; elle nous remercia avec la sensibilité qu'elle mettait à tout, et sa réponse à Mina fut véritablement

touchante. L'argent que nous lui avions envoyé la soulagea beaucoup ; mais nous apprîmes avec douleur, que cette somme, que nous avions crue assez considérable, avait été presque toute employée à payer des dettes urgentes. Elisabeth ménageait, avec la plus grande économie, le peu qui lui en restait ; mais chaque lettre redoublait nos inquiétudes : elle approchait du moment de ses couches, et ses embarras pécuniaires augmentaient. Wahlen avait employé le reste de l'argent, et celui de la dernière récolte à faire faire un charmant petit berceau très-orné, et un petit trousseau d'enfant brodé. Elisabeth ne pouvait-elle pas espérer quelques secours de nous, dans l'idée où elle était, que l'argent que nous lui avions envoyé provenait d'un lot

de six cents écus? Si nous ne faisions rien pour ce moment, que penserait-elle? A l'instance de son frère et de ses sœurs, le tour de perles qui restait, fut vendu, et nous lui en envoyâmes l'argent, comme un présent de circonstance, et le tout en pièces rares, comme une étrenne à l'enfant. Elle nous invita tous pour assister au baptême; je voulais y envoyer au moins Mina, et nous n'attendions pour cela, que la nouvelle de sa délivrance, lorsqu'il survint un événement qui dérangea nos projets.

Une lettre chargée d'argent arriva pour Mina; elle pâlit en rompant le cachet, et nous regarda tous avec un air de crainte. — De Wahlen? demandai-je en tremblant.... Non, répondit-elle en reprenant courage;

pardonnez-moi, mon cher père, si j'ai pris une détermination sur mon sort à votre insu; mais j'étais décidée, et j'ai craint votre défense. Je suis gouvernante des filles du comte de Herbroug.

Ma femme voulut savoir ce que c'était qu'une gouvernante; lorsque je le lui eus expliqué, en faisant un tableau un peu exagéré des devoirs et des obligations d'une gouvernante, pour faire réfléchir Mina, ma femme trouva honteux que sa fille fût destinée à cette vocation servile, et j'eus de la peine à lui faire entendre qu'une institutrice n'était pas un domestique.

Je m'adressai ensuite à Mina. Ma chère fille, lui dis-je d'un ton affligé, j'avais espéré que tu ne quitterais la maison de ton père, que

pour entrer dans celle d'un époux. Tu ne connais pas le monde ; on remarquera tes fautes les plus légères, pour être autorisé à ne pas faire attention à tes belles qualités. Ici, tu trouves de l'indulgence et de l'amour ; là, tu seras fort heureuse si l'on t'accorde une froide politesse. Il est beau, il est honorable, me diras-tu, de former la jeunesse, j'en conviens ; mais ne crois pas qu'on te confie le soin de former le cœur de tes élèves. Ta mère n'avait pas tous les torts ; tu ne seras dans le fond que la première domestique de la noble famille, et tu seras peut-être la plus mal vue, parce que tu ne voudras pas être traitée comme telle. Ne comptes pas sur la reconnaissance des parens, quoique tu fasses pour eux, en élevant leurs

enfans, plus qu'ils ne peuvent faire pour toi : tu sera payée de tes peines. Un gage éteint l'idée de la reconnaissance, et te place dans la classe de ceux qui les servent.

Mina n'avait rien à opposer à tout cela ; mais elle n'en resta pas moins inébranlable, et c'était la position d'Elisabeth qui lui donnait cette fermeté. Je te prie, ma chère enfant, lui disait ma femme, ne me fais pas le chagrin de servir pendant que nous avons du pain à te donner dans la maison. Les larmes de Mina coulèrent. Vous pouvez me donner du pain, ma mère, à moi qui vis avec vous. Ah! s'il ne s'agissait que de moi, je n'aurais pas besoin sans doute de me jeter dans un monde qui, je le sais bien, n'est pas fait pour mon cœur : mais Elisabeth, le

meilleur de vos enfans, ma mère, n'est pas heureuse ; je puis adoucir son sort, et je m'y refuserais ?

Comment l'entends-tu ? dit ma femme.

Je recevrai cent écus d'appointement, peut-être quelques présens ; j'aurai quelques heures de libre dans la journée, et je pourrai travailler pour mon habillement : j'enverrai à Elisabeth ce dont je pourrai me passer, comme le vieux valet de chambre, sous le prétexte de me garder mon argent. O ma sœur ! combien il faut que je t'aime ! je quitte pour toi la maison paternelle, je quitte pour toi le seul bonheur de ma vie !

En prononçant ces derniers mots, ses yeux brillaient d'une expression plus vive, et que je compris ; je

quitte le voisinage de Salzmann, disait son cœur.

Ma bonne Mina, lui dis-je avec le sentiment d'admiration qu'elle venait de m'inspirer, c'est sans doute un ange bienfaisant, qui t'a suggéré cette idée : tu ne nous oublieras pas dans les distractions du grand monde où tu vas entrer ; mais peut-être y oublieras-tu tes peines, et retrouveras-tu le bonheur.

Elle sourit tristement, et pour détourner la conversation, elle me remit la lettre qu'elle avait reçue ; elle était de madame Salzberg, cette sœur de l'oncle Fréderich, avec laquelle Mina était restée en relation, et qui lui avait procuré cette place. Cette lettre ne diminua pas nos inquiétudes. La maison du comte de Herbroug, disait Madame Salz-

berg, était une des plus brillantes de Berlin, et offrait tout ce qui pouvait séduire un jeune cœur; il y régnait un ton de grande liberté. La Comtesse, qui avait été attachée à la cour comme dame d'honneur, était jeune, belle, et aimait beaucoup le plaisir: le Comte passait pour un des hommes les plus séduisans de Berlin.

Je ne dis rien après avoir lu cette lettre; mais les pensées qu'elle fit naître chez moi étaient d'une nature pénible: ma femme la lut ensuite, et s'écria, avec une expression douloureuse: Non, il est impossible que je laisse entrer mon enfant dans cette maison de corruption.

Je la laissai dire là-dessus tout ce qu'elle voulut, j'appuyai même sur ses motifs d'inquiétude.

Ah ! s'écria Mina, je serais bien peu digne de cette tendre sollicitude, et d'être votre fille, si vos craintes étaient fondées !

Je doute, mon enfant, que tu connaisses toute l'étendue de nos motifs de crainte.

Je les connais, reprit-elle en rougissant : ma mère, vous n'avez rien à craindre pour moi. Oui, tu les connais, dis-je ; je le vois à ta rougeur : mais connais-tu la séduction du monde ?

Je la connais aussi, mon père.— Elle se leva, passa dans sa chambre, et rentra en tenant à la main un étui de bible in-folio ; elle l'ouvrit, et à notre grand étonnement, elle en sortit plusieurs petits volumes. Voyez cela, dit-elle, c'est un roman anglais ; c'est Clarisse.

Ma femme joignit les mains avec effroi, de voir encore un roman entre les mains de sa fille. Cela est trop fort, dit-elle, faire un roman de la bible !

Hélas ! chère amie, c'est ce qu'on ne fait que trop souvent : ce n'est pas Mina seule qui a ce tort ; passe encore quand il n'est question que de l'étui.

Tout ce que vous pourriez me dire sur les dangers du monde, reprit ma fille, ce livre me l'a appris : un démon, sous la forme d'un homme, y séduit un ange. Lisez-le, et vous serez convaincus qu'à présent je n'ai plus rien à craindre.

Rien à craindre ? Mina : un démon, dis-tu, parvient à séduire un ange ; et toi, tu ne pourrais pas

l'être ? Te crois-tu donc meilleure qu'un ange ?

Non pas meilleure, mais mieux avisée. Si Clarisse avait lu un livre comme celui-là, jamais ce démon n'aurait pu parvenir à la séduire.

Crois-tu qu'elle n'en avait pas assez lu ? Et dis-moi, qu'est-ce qui la fit tomber ?

L'amour, mon père.

Bon Dieu, Mina ! s'écria ma femme, et qu'as-tu qui te mette à l'abri des effets de ce terrible passion ?

Cette passion même, répondit Mina en fondant en larmes et se jetant dans les bras de sa mère ; j'aime, j'aimerai éternellement ; voilà ma sauve-garde ; demandez à mon père qui j'aime, et comme j'aime. Et elle sortit de la chambre.

Ma femme pâlit, et me regarda avec angoisse : je lui racontai ce que je savais de l'amour de Mina ; elle ne pouvait pas comprendre comment une jeune fille pouvait aimer un homme qui ne s'était pas adressé formellement à elle : elle se taisait ; mais on voyait sur sa physionomie, l'impression peu favorable pour le cœur de sa fille, que mon récit avait fait naître en elle ; elle maudit les romans, et notre relation avec l'oncle Fréderich, qu'elle accusait de tous nos malheurs. Ne pouvant mettre l'amour d'Elisabeth sur le compte des romans, puisqu'elle n'en avait, jamais lu, elle disait que c'était chez Fréderich qu'elle avait connu Wahlen, que c'était lui qui l'avait amené. Après avoir disputé quelque temps sur l'amour, je me mis à lire Clarisse : dès les premières pages,

je tombai sur quelques réflexions, que je lus à haute voix à ma femme; puis en continuant à part ma lecture, il m'échappa plusieurs fois de m'écrier: Combien c'est vrai! que cela est admirable! qu'elle a raison! etc. etc. La curiosité s'empara de ma femme; elle prit le livre à son tour, elle en lut jusqu'à minuit, et je vis à sa mine qu'elle y prenait le plus grand intérêt. Le lendemain, je la surpris plusieurs fois dans sa chambre, à lire Clarisse. Auguste, lui dis-je, avoue-moi qu'un livre comme celui-là n'est pas un poison. Elle continua à le lire à la dérobée. Mina a raison, me dit-elle enfin; si les romans étaient tous comme celui-ci, ils rendraient meilleurs ceux qui les lisent.

Après avoir fini de lire, nous nous trouvions encore moins disposés qu'auparavant à laisser partir

Mina ; mais elle fut inflexible : son parti était si bien pris, que nous fûmes obligés de céder. Le jour douloureux de son départ arriva ; nous ne pouvions nous arracher des bras de cette chère enfant. Clarisse ! m'écriai-je au moment où nous nous séparâmes ! Clarisse ! dit sa mère au même instant ! Mina se retourna, tomba à nos genoux. — Ce nom, nous dit-elle, sera pour moi un ange tutélaire ; ce nom .... et .... et mon amour sans espoir !—Elle s'échappa de nos bras, et monta dans la voiture qui devait la conduire à Berlin.

*

MON FILS.

MINA laissait un grand vide dans notre maison; malgré les peines secrètes de son cœur, c'était elle qui nous égayait; elle avait plus de force d'ame qu'on ne pouvait l'attendre de son sexe et de son âge; dans tous nos malheurs domestiques, c'était elle qui nous donnait du courage, tantôt par ses plaisanteries, tantôt par les ressources que lui fournissait son esprit. Elle nous était fort utile aussi par le talent qu'elle possédait de savoir tirer parti de tout, et de faire servir

aux usages du ménage mille *vieilleries* qu'elle faisait reparaître comme neuves.

Dès le lendemain de son départ, Charles nous parla de ses craintes pour l'avenir, de son chagrin d'être à son âge sans vocation décidée, sans espoir d'en avoir une. Nous n'avions rien à lui dire pour le consoler ; nous étions plus affligés que lui. Il devait faire des études ; mais comment l'entretenir à l'université, nous qui pouvions à peine subvenir à notre subsistance ?

Faut-il donc absolument qu'il étudie ? dit Friedlében qui était venu nous voir peu de jours après le départ de Mina (pour dire la vérité, je lui avais confié nos inquiétudes dans l'espoir qu'il viendrait à notre

secours); ou bien, ajouta-t-il, ne serait-ce point qu'il est las de la vie qu'il mène ici? Tout ce que je pouvais lui apprendre, répondis-je, il le sait déjà; il ne fait ici que perdre son temps et sa jeunesse. — Eh! pourquoi donc y reste-t-il? vous ne pouvez pas l'envoyer à l'université, il est trop âgé pour commencer un apprentissage de commerce; je ne vois pas de nécessité à ce que vous le gardiez plus long-temps ici où il ne fait rien; laissez-le essayer sa fortune dans le monde.

Ma femme fut ainsi que moi très-effrayée de cette proposition; le laisser courir le monde sans but, sans projet fixe. Non, dit-elle, quand je devrais vendre mes habits, mon linge et tout ce qui me reste, pour l'entretenir, je ne veux pas

qu'il parte comme vous l'entendez ; en vérité, Monsieur, ce conseil n'est pas d'un ami, — je laisserais partir mon fils comme un vagabond ? non, jamais.

Ce ne sont que des mots qui vous effrayent, dit Friedlében ; il ne peut pas étudier, vous en convenez ; n'est-ce pas un tort que vous auriez si vous empêchiez ce jeune homme de tenter dans le monde une fortune qu'il ne peut pas trouver ici ? n'a-t-il donc que des langues à apprendre ? il est bon qu'il en sache quelques-unes ; mais ce ne doit pas être son unique but ; faites-lui apprendre une science dont on tire toujours parti, les mathématiques ; je me charge de lui procurer des livres, et dans peu de temps, lorsqu'il saura quelque chose de plus que de tra-

duire des auteurs classiques, il pourra hardiment chercher fortune dans le monde ; avec sa tournure et son esprit, je lui promets des succès.

Cette proposition faisait évanouir nos espérances ; notre projet favori pour ce cher enfant, c'est qu'il pourrait un jour me remplacer, ou même obtenir un meilleur poste dans la carrière ecclésiastique.

Friedlében parla dans le même sens au jeune homme, qui, contre mon attente, saisit avec avidité ce projet. Avec les mathématiques, lui, disait Friedlében, vous aurez mille moyens de vous placer ; vous pourrez, à votre choix, vous tourner du côté de l'architecture, de l'arpentage, de l'artillerie, du génie. De l'artillerie ? dit Charles avec une

vivacité qui me fit de la peine; déjà plus d'une fois il avait parlé du militaire comme d'un état honorable où l'on pouvait faire rapidement son chemin. Je me tus pour ne pas réveiller les inquiétudes de ma femme; étant fille et femme d'ecclésiastique, elle avait les plus forts préjugés contre l'état de soldat. Charles accompagna Friedlében à la ville, il en rapporta beaucoup de livres, et se mit sérieusement à l'étude des mathématiques sous la direction de notre ami, qui m'étonna par les connaissances que je lui voyais développer. Au bout de quelques jours, il nous quitta, il emmena mon second fils qu'il voulait placer dans une pharmacie. Nous nous trouvâmes ainsi privés de trois enfans, et prévoyant l'éloignement

prochain de Charles qui travaillait avec ardeur à arriver au point de pouvoir réaliser les vues de Friedlében, il faisait des progrès rapides dans ses nouvelles études.

Friedlében, qui venait nous voir souvent, était toujours pour moi plus énigmatique. De tous mes enfans, c'était Charles qu'il paraissait aimer le plus, et cependant il faisait si peu pour lui; nous ne pouvions plus douter qu'il ne fût très-riche, il se trahissait à cet egard, souvent même, malgré lui, et pourtant il ne faisait que prêter à Charles les livres qui lui étaient les plus nécessaires, il ne lui donna qu'un vieux étui de mathématique qu'il fallut raccommoder avant de pouvoir s'en servir. Au bout de fort peu de temps, Charles dessinait avec tant d'intelligence et de correction, que Friedlében en

était enchanté ; il le prit avec lui quelquefois, lorsqu'il retournait à la ville, pour lui faire voir différens objets dont les livres ne pouvaient lui donner qu'une connaissance imparfaite.

Ces petits voyages faisaient du bien à Charles pour ses études, mais il n'appercevait dans la manière de vivre de Friedlében aucune trace de l'aisance dont nous croyons qu'il jouissait : rien n'était plus simple que sa demeure, et quand notre fils revenait à notre table frugale, il la trouvait pour le moins aussi bonne que celle de Friedlében.

C'est un avare, disait quelquefois ma femme. Mais les perles qu'il a données, lui répondais-je : enfin cet homme était pour nous une énigme impénétrable, nous n'en savions guère plus sur son compte

que le premier jour où le hasard le fit tomber chez nous; quand je lui rappelais quelquefois ce qu'il nous dit ce jour-là de sa nombreuse famille, et de cette fille qu'il allait marier, il détournait le propos ou plaisantait de manière à nous faire penser que Mina avait eu raison, en disant qu'il n'en avait point; — ce qu'il y avait de plus clair, c'est qu'il nous était très-attaché; il paraissait se plaire avec nous; il partageait notre petit ordinaire sans paraître jamais desirer rien de plus; nous étions persuadés que dans un besoin réel, il ne nous refuserait pas ses secours; qu'il nous aurait tous pris chez lui, s'il nous avait vus dans la détresse. Mais dans notre position actuelle, il ne nous regardait point comme malheureux; et souvent, lorsqu'il était assis au mi-

lieu de nous, à notre frugal couvert, il s'écriait: Vous êtes un heureux père, un heureux mari, cher Bemrode; oui, vous êtes heureux.

Cependant, aux inquiétudes que me causait l'avenir incertain de mon fils, se joignait celle que me faisait éprouver le changement remarquable qui s'était fait dans toute sa manière d'être; ce n'était plus ce froid philosophe que nous avions vu chercher toujours le *pourquoi* et le *comment* de tout; une ame nouvelle paraissait l'animer. A côté des études qu'il poursuivait assidument, il s'adonnait en secret à la poésie; et ce qui me déplaisait le plus, c'était l'amour qu'il chantait ordinairement dans ses vers. Le terme que Friedleben lui avait fixé pour son entrée dans le monde, lui paraissait beau-

coup trop long ; il nous parlait souvent de la carrière brillante qu'on pouvait suivre dans le militaire, et disait qu'il desirait entrer dans l'artillerie Prussienne. Friedlében ne paraissait pas désapprouver ce desir ; nous n'osions rien objecter, parce que nous n'aurions su quel autre projet mettre à la place ; cependant nous n'étions pas sans espérance que Friedlében pourrait le faire changer d'idée, parce qu'il ne lui permettait pas de s'occuper uniquement d'études relatives au militaire. Cela s'arrangera, disais-je à ma femme ; laissons arriver le temps où Charles devra se décider ; Friedlében, à ce qu'il paraît, n'aime pas plus que nous l'état de soldat.

Deux années entières s'étaient écoulées depuis que Mina avait quitté la maison ; nous en avions

souvent des nouvelles, soit directes, soit par sa sœur avec qui elle entretenait une correspondance suivie ; elle paraissait se plaire dans son état, et s'était faite estimer et considérer par son attention à remplir tous ses devoirs.

Elisabeth était déjà mère de deux enfans, une fille, et un garçon ; elle luttait ainsi que nous contre la pauvreté ; mais .... Son mari l'aimait .... Et Mina lui envoyait régulièrement ses appointemens, qu'elle acceptait comme un prêt, et qui faisaient aller son ménage. Cette bonne et généreuse Mina nous envoyait aussi souvent des petits présens, et nous donnait des espérances, — que peut-être Charles pourrait être placé par la protection du Comte de Herbroug ; nous le priâmes donc avec instance d'é-

tudier la théologie, et Friedlében ne s'y opposa pas.

Ma femme fut heureuse de l'idée d'avoir un de ses fils dans l'état ecclésiastique, et consentit sans peine à envoyer notre cadet Wilhelm, comme apprenti chez son oncle le fabricant de papier.

UN MALHEUR.

Nous étions un soir à causer paisiblement ensemble de nos espérances ; ne trouves-tu pas, ma chère Auguste, disais-je, que nous avons eu gratuitement bien des inquiétudes ; ne devons-nous pas au contraire remercier le Ciel de tout le bonheur qu'il nous a donné ? Friedlében n'avait-il pas raison, lorsqu'il disait que l'argent n'est pas toujours le seul moyen de tout arranger ? Sans doute avec un rouleau de ducats, il nous aurait épargné bien des tourmens ; mais ne vaut-il pas mieux que ce soit notre attachement

les uns pour les autres et notre travail qui nous ait tirés de peine ? Le sort nous a séparés d'une partie de nos enfans ; mais nous n'en restons pas moins unis ; Mina est heureuse de pouvoir être utile à sa sœur, et donner des espérances à son frère ; aurait-elle eu cette occasion de développer ces vertus, et cette tendre affection pour eux, si nous n'avions pas été pauvres ? Ma femme entra dans mon idée ; tu as raison, me dit-elle, et si je puis voir mon Charles pasteur comme toi, et fixé près de nous, je ne me plaindrai plus de rien.

Au même moment on frappa à la porte, et nous vîmes entrer un officier des troupes du prince ; ma femme sortit dès qu'elle vit un uniforme.

J'ai une commission pour vous,

me dit l'Officier, avec un ton de voix assez doux, et une commission qui me fait de la peine, Monsieur le Pasteur.

Ce début me fit trembler; comment? dis-je, d'une voix altérée.

Votre fils aîné, Monsieur, a voulu entrer au service de Prusse; dès que son intention est de servir, sa patrie a les premiers droits sur lui, et je viens les réclamer.

Je restai comme frappé de la foudre sans pouvoir lui répondre; je pris la main de l'Officier, je la serrai en cherchant à reprendre ma respiration.

Votre fils, continua-t-il, a sûrement de l'étude et des connaissances? avec le temps il fera son chemin, et s'il n'est pas encore entièrement corrompu, comme je l'espère, il

pourra ..... Corrompu ! interrompis-je avec vivacité, mon fils est la joie et l'orgueil de ses parens ; il ne veut point devenir soldat.

L'Officier sortit un papier de sa poche : Votre nom est bien Bemrcde, celui de votre fils est Charles, il a cinq pieds huit pouces, il a voulu entrer au service de Prusse.—Je vous prie, n'essayez pas de nier ce dont nous sommes sûrs.

Oui, dis-je, il en a eu l'envie, parce que nous n'étions pas assez riches pour lui faire continuer ses études ; mais actuellement nous avons d'autres espérances, et vous n'auriez pas la cruauté de les anéantir. Ah ! monsieur, c'est sur ce fils que repose tout le bonheur de ma famille.

Le bonheur ! reprit-il en souriant ;

c'est bien le langage d'un père ; mais votre fils est un jeune libertin ; voilà ce dont nous sommes sûrs. Je voudrais, monsieur le pasteur, terminer à l'amiable avec vous, d'autant mieux que quand les choses seraient comme vous le dites, j'ai mes ordres dont je ne puis m'écarter.

Dans ce moment Charles entra dans la chambre. Est-ce lui ? demanda l'officier en l'examinant avec attention. Mon fils le salua. Mais, qu'avez-vous, mon père ? demanda-t-il, vous paraissez bien ému ?

Ce monsieur, lui dis-je, vient te chercher, il prétend que tu es un libertin, un mauvais sujet. Charles sourit, et ce seul sourire repoussait cette calomnie ; c'était celui de l'innocence ; l'Officier exa-

mina Charles, et lui montra son ordre. Mon fils eut l'air très-frappé. Oui, dit-il après quelques minutes de silence, je l'avoue, je voulais me faire soldat, non, comme vous l'avez pensé par libertinage, mais parce que . . . pourquoi ne le dirais-je pas, parce que je me sens fait pour honorer cet état.

Ainsi, jeune homme, dit l'Officier en lui tendant la main, nous voilà d'accord.

Pas tout-à-fait, monsieur, dit mon fils en me regardant, il me faut encore l'aveu de mon père; je sacrifiais mes goûts aux siens, à ses vues sur moi; je suis prêt encore à ce sacrifice.

L'Officier lui parla quelque temps de ses études, du service, et devenait à chaque instant plus doux

et plus traitable. Je commençais à espérer qu'il nous laisserait tranquilles ;—Charles alla lui chercher ses desseins et ses travaux de mathématiques. L'Officier l'embrassa, et lui dit quelque chose à l'oreille. Enfin il nous déclara avec le ton du regret et de la sincérité, qu'il en était très-fâché, mais qu'il devait exécuter son ordre, et emmener mon fils. Il faut, me dit-il, que vous ayez un ennemi, monsieur le pasteur, car on nous a assurés que votre fils était un abominable sujet, et qu'il voulait s'engager par désespoir au service de Prusse.

Bon Dieu ! m'écriai-je, je n'ai pas un seul ennemi dans le monde.

Non pas vous, mon père, dit Charles, mais moi, j'en ai un que je connais ; — allons, il faut partir... mais, que dire à ma mère ?

Je frissonnai, je croyais déjà voir son désespoir, entendre ses cris. Ah! ta mère, ta mère, dis-je, en me tordant les mains. Charles se tourna du côté de l'Officier. Vous voyez, monsieur, lui dit-il, comment nous nous aimons; je suis disposé, je vous le jure, à suivre vos ordres; j'avoue même que je ne ferai que suivre mon goût; — mais j'ai une mère, et la plus tendre des mères. Ah! monsieur, vous est-il impossible de me laisser ici? Absolument impossible, dit l'Officier tristement, j'ai les ordres les plus sévères de vous prendre où je vous trouverai.

Il faut donc aller, dit Charles; mais monsieur, ici devant mon père, ce père si bon, si cher, que j'afflige malgré moi, j'ose le dire pour la première fois de ma vie,

répétez-moi la promesse que vous avez bien voulu me faire.

L'Officier le serra contre sa poitrine, et dit avec effusion de cœur: Oui, bon jeune homme, je veux te servir de père; tu entreras dans l'artillerie, et non pas comme simple soldat. Je veux veiller sur toi comme si tu étais mon fils. Il me dit alors en peu de mots ce qu'il comptait de faire.

Je repris un peu d'espérance, mais ma femme? l'idée de son désespoir me tourmentait; nous convînmes que nous lui cacherions ce qui s'était passé, et qu'on lui dirait que Charles avait une place de secrétaire.

Nous étions là tous les trois à nous serrer la main quand ma femme ouvrit la porte de la chambre; elle

était pâle comme la mort, et tomba à moitié évanouie dans les bras de son fils ; un bas officier et quelques soldats avaient entouré la maison ; elle leur avait demandé ce qu'ils voulaient, l'un d'eux avait répondu brutalement. Nous venons chercher votre fils pour aller au régiment.— Pauvre mère, elle voulut se jeter aux pieds de l'Officier ; il ne le souffrit pas, et renvoya son monde ; ce ne fut qu'alors qu'elle put nous entendre avec un peu de tranquillité. Mais toutes nos consolations furent inutiles ; enfin nous nous regardâmes tous en silence ; comment lui apprendre que son Charles devait partir à l'instant ? Mon fils, lui disais-je, je ne connais pas ton ennemi. Mais je ne pourrais lui souhaiter d'être le témoin des

angoisses de ta mère, de souffrir ce que je souffre.

Mon fils demanda à l'Officier, s'il pouvait sortir un instant; celui-ci y consentit en lui tendant la main, et le regardant fixement; Charles la serra, et nous quitta.

Avant son retour on servit le soupé, et l'Officier se mit à table avec nous : j'appris alors à Annette que son frère allait partir; nous avions tous les larmes aux yeux, personne ne mangeait, pas même l'Officier. Charles revint, sa physionomie était plus sombre encore; l'Officier le fit asseoir près de lui, lui renouvela ses assurances d'amitié, promit à sa mère de veiller sur son bonheur, et ne parvint pas à nous consoler.

Nous passâmes une nuit cruelle;

Charles vint à nous le matin tout habillé pour son voyage ; nous lui donnâmes l'argent qui nous restait ; ma femme le força de prendre une paire de boucles d'oreilles d'or qu'elle avait encore. L'officier nous laissa tout le temps nécessaire pour nos adieux ; enfin il nous pria doucement de ne pas le retenir plus longtemps. Bon Dieu ! s'écria ma femme en levant les mains au ciel, peux-tu voir d'un œil favorable un monde tel que celui-ci, où on arrache un enfant des bras de sa mère ?

Oui, dit l'officier avec émotion, il regarde et bénit la mère et le fils, et pardonne aux méchans, et moi-même qui suis à regret l'instrument dont ils se servent pour vous affliger, j'ose espérer sa bénédiction.

Dans ce moment la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer avec précipitation mademoiselle Juliette Schink en négligé du matin ; depuis le départ de Mina, elle venait quelquefois en se promenant, nous en demander des nouvelles, mais jamais aussi matin. Elle voulut sourire en nous saluant, mais des larmes s'échappèrent de ses yeux ; Charles prit sa main, la porta sur ses lèvres, il resta quelque temps dans cette attitude.

Je sais tout, Monsieur le pasteur, me dit-elle à voix basse, n'y a-t-il aucun moyen ?. . . .Je secouai la tête, et je lui serrai la main pour la remercier de l'intérêt qu'elle prenait à notre situation.

Allons, dit Charles avec courage et prenant son chapeau, il faut par-

tir ; et il s'efforçait de montrer de la gaieté.

Vous me quittez ainsi, s'écria Juliette ? d'un ton qui nous étonne tous, ah ! Charles, je n'ai plus rien à manger ; vos parens seront un jour les miens ; recevez devant eux les adieux de votre Juliette. Elle lui tendit les bras, il s'y précipita, et leurs larmes se confondirent. Nous nous reverrons, s'écria-t-il en s'arrachant d'auprès d'elle, et il sortit de la chambre avec précipitation ; l'officier le suivit.

Ma femme alla dans sa chambre prier Dieu pour son fils, je la suivis des yeux avec un serrement de cœur inexprimable ; vingt fois je voulus sortir pour l'accompagner ; mais, pouvais-je laisser ma pauvre Auguste seule avec sa douleur. Sois un

homme, mon fils, m'écriai-je de la fenêtre. Hélas ! je lui donnais un conseil que j'étais loin de pouvoir suivre moi-même ; toute ma fermeté m'avait abandonné ; j'oubliai que Juliette était là, et combien son noble aveu devait m'intéresser pour elle ; je la laissai seule, et je fus m'enfermer dans mon cabinet.

Six tristes semaines s'écoulèrent dans la douleur et les regrets, au bout de ce temps, Friedlében vint nous voir ; ma femme sortit de la chambre dès qu'elle le vit entrer. Elle lui attribuait sans savoir pourquoi, le malheur de notre fils. Il demanda d'abord où était Charles ; je lui racontai ce qui s'était passé, sans lui dissimuler que nous avions eu l'idée que ce coup partait de lui.

Il m'écouta sans m'interrompre, et les yeux baissés ; sa physionomie n'avait point sa sérénité ordinaire. J'espère, dit-il lorsque j'eus fini, que nous pourrons le délivrer; pourquoi ne vous avouerais-je pas, qu'il y a là dedans de ma faute, et plus que vous ne croyez ? Il se promenait à grands pas dans la chambre. . . Je suis bon, disait-il d'un ton de dépit en se frappant le front, pourquoi ai-je voulu être davantage? j'aurais dû savoir à quoi l'homme s'expose, lorsqu'il veut passer les bornes de sa destination. Si je n'avais pas l'espérance de délivrer mon bon Charles d'un état que je n'aime pas, je ne me pardonnerais jamais ce que j'ai fait ; vous saurez tout ; par une suite de ma sottise et de mon orgueil ; parce que j'ai un peu plus

d'argent que je n'en puis dépenser, j'ai cru pouvoir à mon gré maîtriser les circonstances ; j'ai eu la folie de vouloir jouer auprès de vous le rôle de la Providence qui vient à notre secours au moment où elle parait nous abandonner.

C'est donc pour cela, dis-je, que vous êtes resté si fort dans l'obscurité pour nous, et que nous vous connaissons si peu.

Non, me répondit-il, je ne vous ai rien caché sur moi qui pût vous être nécessaire de savoir, ce n'est pas cela ; mais. . . . Vous savez comment j'ai fait votre connaissance ; ce n'est pas le hasard qui m'a conduit chez vous, je venais exprès dans cette intention ; dès la première soirée, je me suis attaché à vous et à votre famille. Jamais encore je n'a-

vais rencontré une réunion d'êtres aussi bons, aussi simples que vous l'êtes. Je suis riche, peut-être trop riche; je pouvais vous enrichir, je ne l'ai pas voulu, parce que je vous voyais aussi heureux que des hommes peuvent l'être, et que le moindre changement à votre situation pouvait altérer ce bonheur; je me réservais cependant de venir à votre secours, s'il arrivait quelque moment de détresse où vous fussiez dans le besoin. Pour le trousseau d'Elisabeth, je donnai le collier de perles à Mina, je connaissais son cœur et j'étais sûr de l'emploi qu'elle en ferait; lorsque vous me le racontâtes, je m'applaudis de mon idée, et je dis en moi-même, tout sert à développer les vertus de ces gens-là. Je ne pensais qu'à la bonté et à

l'innocence de votre famille ; je ne voyais que vos cœurs ; et je ne songeais pas à la main invisible qui tourne si souvent en folie, la sagesse des hommes.

Je ne vous comprends point encore, lui dis-je.—

Vous allez me comprendre ; Wahlen, qui m'intéresse aussi plus que vous ne le pensez, a un excellent cœur ; je vis cependant bientôt que sa tête n'était pas aussi bonne, et que sa vanité, son goût de dépense, sa confiance en des espérances imaginaires, feraient le malheur de votre Elisabeth ; je formai le projet de le guérir de cette vanité, et de le forcer à trouver son bonheur dans la médiocrité, dans une sage économie, et dans la vie simple et retirée de la campa-

gne. C'était fort bien ; mais pour arriver à ce but, pour rendre Elisabeth heureuse, je compromettais votre bonheur et celui de vos autres enfans ; vous êtes venus au secours d'Elisabeth, et pour satisfaire la vanité de Wahlen, vous avez donné tout ce que vous aviez, même ce qui était destiné pour les études de Charles; Mina, l'intéressante Mina a pris une place de gouvernante pour pouvoir fournir aux dépenses de Wahlen ; tout cela, je le savais bien, était loin de suffire ; mais je savais aussi qu'aucun de vous ne pouvait supporter de voir souffrir Elisabeth, tant qu'il vous resterait la moindre chose. J'attendais le moment où vous seriez complettement ruinés pour Wahlen ; alors je serais allé à lui, et je lui aurais dit : vois

ce que tu as fait ; toute une famille respectable et heureuse avant de t'avoir connu, est dans le besoin et la misère par ta faute, ton beau-frère, jeune homme distingué par ses talens, ses connaissances et la noblesse de ses sentimens, est obligé d'entrer dans une carrière dangereuse, où d'un moment à l'autre, il peut être perdu pour sa famille, et cela, parce que tu as follement dépensé en meubles, en habits, en choses inutiles l'argent destiné pour ses études. Ta belle-sœur, distinguée par son esprit et ses vertus, faisant la gloire et le bonheur de ses parens, est obligée d'aller vivre chez des étrangers, en t'envoyant le peu d'argent qu'elle gagne, que tu dépenses aussi légèrement que le reste ; tous travaillent pour toi ; tous te

font des sacrifices continuels, et toi... que fais-tu pour eux ? . . . . . leur malheur.

Vous voyez à présent quels étaient mes projets ; c'est pour cela que je ne vous donnai pas d'espérance pour Charles ; je calculais que mon plan était aussi celui de la Providence, et je ne calculais pas que l'homme n'a pas l'avenir à sa disposition. Après la forte leçon que je voulais donner à Wahlen, j'aurais pourvu au sort de votre fils, et pendant ce temps-là, des méchans en ont disposé. Je le vois à présent avec honte et douleur, je vous ai tous sacrifiés au désir de corriger Wahlen ; mon plan tenait à l'égoïsme, à la présomption ; j'en suis puni, et ce n'est pas la première fois que cela

m'arrive, j'en suis encore plus coupable.

Dans toute autre occasion, le plan de Friedlében m'aurait paru bien conçu, parce qu'il était fondé sur la connaissance des hommes ; mais j'en étais la victime, et je secouai la tète avec mécontentement. Ce pauvre jeune homme, dis-je, il vous aimait si tendrement !

Ce reproche l'affecta douloureusement. J'espère, dit-il, de pouvoir tout réparer : —— où l'a-t-on conduit ?

Hélas ! je l'ignorais ; Charles avait promis de nous écrire dès qu'il connaîtrait le lieu de sa destination, et nous n'avions rien reçu. Friedlében, qui avait déjà pris son chapeau pour partir, le rejeta avec humeur, et resta avec nous.

La patience avec laquelle il supporta les reproches et les mots piquans que lui dit ma femme, me réconcilia avec lui. Lorsque nous fûmes dans notre chambre, Auguste et moi, je voulus le justifier, et je lui racontai quel avait été le plan de notre ami ; mon récit loin de produire cet effet, fut sa sentence de condamnation. Quel méchant homme ! s'écria-t-elle avec colère ; c'est donc pour cela qu'il nous a secourus ? et pour donner une leçon à Wahlen, il nous a fait tout le mal qu'il a pu.

Mais, songe donc, mon amie, que nous n'avions aucun droit d'exiger de lui qu'il donnât de l'argent pour faire étudier Charles.

Non, nous ne l'avions pas ; mais lui-même avait-il le droit de se faire un jeu du bonheur de mes

enfans ! avait-il le droit d'humilier Wahlen ? de lui faire une leçon à nos dépens ? Je te prie, parle plus bas, Auguste, il couche dans la chambre à côté de nous, il peut entendre tout ce que tu dis.

Eh bien ! qu'il m'entende, il entendra l'expression de la douleur d'une mère à laquelle on arrache ses enfans.

Songe cependant que les choses se seraient passées de même, si nous n'avions pas connu Friedlében ; il ne nous a fait aucun tort réel.

Oui, sans doute, il nous en a fait; c'est de lui que Charles a pris le goût du militaire, et sans lui tout serait allé différemment ; nous aurions eu plus de confiance en Dieu, et cette confiance nous aurait fait trouver des ressources auxquelles nous n'a-

vons pas songé, parce que cet homme se mêlait de nos affaires, et que nous nous reposions sur lui ; nous aurions envoyé Charles à Halle où monsieur le comte de Harbourg voulait lui être utile. Si tous ces malheurs nous étaient arrivés naturellement par la volonté directe de Dieu, et pour le bien de Wahlen, je m'y soumettrais, et j'attendrais le remède de sa bonté. Mais qu'un homme nous ait traités de cette manière ! qu'il veuille jouer le rôle de la Providence ! et qu'après avoir laissé faire le mal qu'il pouvait empêcher, il dise orgueilleusement, je le réparerai ! voilà ce que je ne puis supporter.

Mais, cher Auguste, son intention. . . .

N'était pas droite et pure ; c'était

son orgueil qui croyait pouvoir tout diriger, qui s'imagine encore pouvoir réparer avec une poignée d'or le mal qu'il a fait. Pourra-t-il jamais payer mes larmes ? mon angoisse ? Lorsque c'est Dieu qui fait couler nos larmes, il sait pourquoi il les fait couler, il sait quand il les essuyera ; mais l'homme le sait-il ? Friedlében en a agi avec nous comme ce gouverneur d'un Prince qui châtiait les camarades de son élève quand celui-ci faisait des fautes. Cela est-il juste, cela est-il humain ?

J'entendis du bruit dans la chambre à côté où couchait Friedlében ; ma femme continua sur le même ton ; mais elle se tut en entendant frapper doucement à la porte. Friedlében avança la tête, et dit d'une

voix douce : bonne maman, on ne m'a point donné d'oreiller. Point d'oreiller ? dit-elle, en changeant à l'instant l'inflexion de sa voix ; mais, comment cela s'est-il fait ? je vous prie, prenez le mien pour cette nuit ; et elle le lui avançait. De tout mon cœur, puisque vous le voulez, dit-il.

Oui, je le veux, dit-elle d'un ton d'amitié.

Excellente femme, dit-il en prenant le coussin, vous voulez coucher mollement cette tête qui vous a fait tant de mal, et vous mettez sur les épines un cœur qui vous aime tendrement ; mais il n'importe, j'ai eu tort ; grondez-moi, je l'ai mérité ; il est tombé sur cet oreiller des larmes que j'ai fait couler ; j'y penserai plus d'une fois avec un sincère repentir. Auguste sourit et rougit en

même temps. Vous avez raison, continua Friedlében, j'imaginais pouvoir diriger votre sort, vous faire servir à mon projet, et cependant je vous chérissais, mon cœur n'était pas coupable ; c'était ma tête. En me donnant cet oreiller, bonne mère, souhaitez-moi une bonne nuit. Votre comparaison du gouverneur du Prince était un peu dure ; mais elle m'a frappé.

Etait-elle dure ? dit ma femme, ce n'était pas mon intention.

Oui, elle l'était ; vous m'avez donné une leçon plus forte que celle que je destinais à Wahlen, mais elle aura plus d'effet ; je vous promets de délivrer Charles ; Mina aussi sera bientôt de retour ; nous dirons la vérité à Wahlen, et s'il lui faut absolument un peu de brillant pour qu'il soit content, nous

tâcherons de le satisfaire sans que personne en souffre.

Ma femme, émue des espérances qu'il lui donnait, l'embrassa, et tout fut oublié. Non, il n'est pas méchant, dit-elle, dès qu'il eut quitté la chambre ; ses intentions étaient bonnes, et s'il nous rend notre Charles, je le remercierai de tout ce qu'il veut faire pour corriger Wahlen.

Voilà comme je t'aime, chère amie, il faut pardonner à la tête, quand elle s'égare ; si le cœur va bien, voilà l'essentiel.

Le lendemain nous étions tous en bonne amitié ; mais Friedlében était sombre ; il se fit répéter tout ce qui s'était passé au départ de Charles ; il parut frappé de la circonstance de la visite de la fille de l'Intendant, et nous demanda des détails

sur le caractère de cette jeune personne. Il voulut savoir aussi quelle était l'heure accoutumée de ses promenades. Il nous paraissait clair à tous que Charles l'aimait, et qu'il en était aimé. Mais nous ne comprenions pas comment ils avaient fait une connaissance aussi intime; dans le fond, cet amour ne nous plaisait point; nous n'aimions, ni n'estimions les parens de Juliette, et nous savions que l'Intendant ne voulait la donner qu'à un homme titré, et sa mère qu'à un homme riche.

Friedleben se taisait, il parcourait des papiers que Charles avait laissés. On n'y trouva que quelques brouillons ou fragmens déchirés de lettres à Juliette, par lesquels nous apprîmes avec effroi que l'Intendant avait su les inclinations de

sa fille par sa gouvernante Goldman.—Ses lettres parlaient de l'état de soldat, et nous comprîmes que l'enlèvement de mon fils était une vengeance de cet homme; il avait représenté Charles comme un mauvais sujet qui voulait entrer dans un service étranger; dès ce moment, je ne pensais à lui qu'avec terreur, et j'aurais desiré d'être bien loin du village que je devais habiter avec un aussi méchant homme.

Ah! notre Charles est perdu, s'écria douloureusement ma femme; nous ne le reverrons jamais, et c'est moi qui en suis la cause! tu avais raison, me dit-elle, quand tu m'assurais qu'il ne nous pardonnerait jamais cette livrée que je lui ai reprochée, il s'en venge sur mon fils.

Friedlében se leva vivement; cet

homme est-il donc si puissant que vous deviez trembler devant lui ? est-ce que des honnêtes gens comme nous n'auraient pas autant de crédit qu'un homme de cette espèce ?

Son beau-frère, dit ma femme, est assesseur, et l'oncle de sa femme a des amis puissans dans le gouvernement, c'est le riche conseiller Aulique C***.

Je ne suis, dit Friedlében, ni assesseur, ni conseiller Aulique, je n'ai pas un secrétaire du gouvernement pour ami, mais j'ai un cœur qui ne connaît pas la crainte et avec lequel on peut beaucoup ; — si seulement je savais où est Charles.

Enfin, nous reçûmes une lettre de lui ; il se trouvait bien ; l'Officier qui l'avait emmené, le protégeait particulièrement. « Je suis généra-

« lement aimé, et même considéré,
« écrivait-il ; on ne m'a encore atta-
« ché à aucun régiment, mais je fais
« des études-pratiques d'artillerie. J'ai
« bien des obligations à mon pro-
« tecteur : sans lui, j'aurais été traité
« très-durement ; j'en ai encore plus
« à notre cher Friedlében ; c'est par
« les connaissances en mathématiques
« que je lui dois, que je me suis
« attiré la bienveillance de mon
« noble ami, et celle du vieux gé-
« néral B * * * ; je donne à son fils
« des leçons de mathématiques et
« d'anglais. Mes ennemis sont un
« peu surpris, sans cependant avoir
« perdu l'espérance de pouvoir me
« nuire. J'aurais incontestablement
« été placé comme simple soldat
« dans un régiment d'infanterie, si
« le vieux général n'avait pas me-
« nacé de s'adresser directement au

" Roi. Je dois bientôt partir d'ici,
" mais je ne connais pas encore le
" lieu de ma destination ; le frère
" de mon protecteur voulait me
" garder auprès de lui ; on l'a re-
" fusé. J'ai des ennemis puissans, me
" dit-on de toutes parts ; mais je
" ne les crains pas. Ma confiance en
" Dieu, la modération dans laquelle
" vous m'avez élevé, et l'estime des
" honnêtes gens, suffisent pour me
" rassurer. Ne me répondez pas en-
" core, cher père, je pourrais être
" parti, et votre lettre ne me par-
" viendrait pas."

Friedlében voulut cependant que je répondisse tout de suite ; et lui-même écrivit à Charles. Nos lettres furent adressées à son ami, et quelques jours après, nous en eûmes la réponse ; mon fils était encore dans la même incertitude.

" Si monsieur Friedlében est tou-
" jours avec vous, m'écrivait-il, dites-
" lui qu'il me sera difficile de faire ce
" qu'il désire; j'ai reçu sa lettre-de-
" change sur Hambourg, et j'en ai
" touché l'argent; une des personnes
" qui épient toutes mes démarches,
" a vu lorsque je l'ai présentée au
" banquier, de manière que la chose
" ne restera pas ignorée. J'accepte
" sans rougir les bienfaits de ce véri-
" ritable ami, puisqu'il l'exige, et me
" dit que je fais par-là son bonheur,
" mais s'il veut le mien, qu'il me
" permette de rester dans la simplicité
" à laquelle je suis accoutumé. J'ai
" cependant employé une partie de
" cette somme à m'habiller plus pro-
" prement, et le reste à donner quel-
" ques secours aux familles de mes
" camarades qui sont plus pauvres
" que moi."

Les larmes me vinrent aux yeux, je serrai sur mon cœur, la main de Friedlében.

Ce que je lui ai envoyé directement, me dit-il, n'était qu'une bagatelle, je voulais qu'il prît un domestique, et qu'il achetât des chevaux; c'est par cet extérieur qu'on en impose à la méchanceté; Charles pauvre, sera opprimé; Charles avec de l'argent sera respecté; ainsi va le monde: ceux qui veulent le perdre seront bien surpris, lorsqu'il aura reçu de Hambourg une lettre de crédit de dix mille écus, que j'ai donné ordre de lui envoyer.

Vous m'effrayez, lui dis-je; une somme aussi forte entre les mains d'un jeune homme! avez-vous réfléchi au danger?

Il n'y en avait point avec votre

fils, je voulais seulement que la chose fît du bruit; je suis sûr que Charles n'aurait pas touché un sol de cet argent.

Cher ami, lui dis-je en secouant la tête, je ne suis pas de votre avis: braver son ennemi, n'est pas le moyen de l'appaiser ou de l'empêcher de nous nuire; j'aimerais mieux me tenir tellement dans l'obscurité avec ma famille, que nous en fussions oubliés; mais les défier ouvertement, attirer l'attention sur mon fils, faire demander d'où il tient ses richesses, n'est-ce pas au moins imprudent?

Vous avez encore raison, dit Friedlében, je vous envierai à la fin votre pauvreté, et les vertus qui peut-être en sont la suite; mes richesses ne font que me donner de

l'orgueil et l'envie de dominer.........., Demain nous irons tous trois voir votre Charles, et j'espère que nous pourrons le ramener.

LES ADIEUX.

FRIEDLÉBEN fit venir une voiture, nous partîmes tous les trois pleins de joie et d'espérance, et dans deux jours, nous arrivâmes à Hanover; Friedlében, après nous avoir fait descendre dans une auberge, sortit pour s'informer de Charles; et des moyens de le dégager; il ne revint que le soir; nous fûmes effrayés de voir sur son visage tous les signes de l'inquiétude et de l'angoisse. Il n'est plus ici, dit-il douloureusement en nous prenant à chacun une main, mais où qu'il soit, Dieu le protégera.

Cher Friedlében, lui dis-je, au nom du ciel, dites-moi s'il vit ! s'il se porte bien ?

Il est à Stade, me répondit-il.

Je vous en prie, dit ma femme, apprenez-nous tout-à-la-fois les malheurs que votre physionomie nous présage.

Eh bien ! dit-il avec effort, je vais vous dévoiler toute cette trame infernale. Charles aime la fille de l'Intendant, et il en est aimé ; c'est en se promenant tous les jours ensemble à Eizebach que cette inclination s'est formée ; quand ils ne pouvaient pas se voir, ils s'écrivaient ; mademoiselle Goldman la gouvernante l'a découvert et les a trahis ; son père a voulu exiger de Juliette de renoncer à son amour ; elle a résisté avec fermeté, il ne savait quel parti prendre ; la Gold-

mann a intercepté les lettres de Charles; ils ont vu qu'il espérait faire sa fortune dans le militaire; on s'est servi de ce moyen à Hanover pour faire enlever votre fils, sous prétexte qu'il voulait s'engager au service de Prusse; cette famille orgueilleuse ne se croit pas en sûreté tant que Charles vit sous le même ciel que Juliette, et sur-tout depuis qu'ils voient qu'il est protégé.

Je soupirai; Friedlében me serra la main, la sienne tremblait. — Il est placé, dit-il en hésitant, comme bas-officier, et son régiment..... est destiné pour Madras. Bon dieu! m'écriai-je; et je tendais déjà les bras du côté de ma femme, redoutant l'effet que cette nouvelle allait produire sur elle; je fus étonné de la voir rester assez tranquille.

Madras? dit-elle avec un ton légèrement inquiet, est-ce donc un si mauvais pays?

Je n'eus pas le courage de lui dire que Madras était dans les Indes-Orientales. Non, ma chère amie, lui répondis-je, c'est.... c'est un air très-sain, à ce qu'on dit, mais sans doute c'est plus loin que Stade.

On ne peut donc pas le libérer? demanda-t-elle. Friedlében secoua la tête. Eh bien! il n'y a pas de guerre à présent, s'il plaît au Ciel, il sera préservé; cette nuit j'ai songé....

Il ne m'aurait pas été possible de lui laisser raconter son songe, son cœur en aurait conçu de nouvelles espérances. Chère Auguste, lui dis-je, qu'est-ce que c'est qu'un songe? le malheur qui nous accable n'est

que trop réel. Oui, c'est un malheur, dit-elle; mais qu'il soit soldat à Madras, ou à Stade, n'est-ce pas la même chose? quelle peut être la distance d'ici à Madras? demanda-t-elle en souriant.

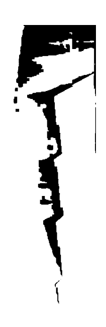
Je ne la sais pas positivement, dîmes-nous tous les deux en hésitant. Nous ne pouvions pas la laisser long-temps dans l'erreur; et cependant nous reculions le moment de la détromper; son sourire me faisait mal. Pour consulter avec Friedleben, le meilleur moyen de lui dire la vérité, je l'engageai à sortir sous quelque prétexte. A peine était-elle hors de la chambre, que je l'entendis demander à l'hôte :

Monsieur, quelle distance y a-t-il d'ici à Madras? Je sortis avec précipitation; ma femme était pâle

comme la mort; je la soutins dans mes bras pour la faire rentrer dans la chambre.

Au moins quatre mille lieues, lui avait répondu l'hôte, c'est dans les Indes-Orientales.

Elle fut long-temps avant de se remettre; son imagination lui représentait le malheur de Charles sous les couleurs les plus effrayantes; elle croyait voir réunis dans les Indes-Orientales tous les fléaux épars sur la surface du globe, les tremblemens de terre, la peste, les cannibales; nous l'avions trompée sur la distance de Madras, elle ne voulait plus croire un mot de tout ce que nous lui disions pour la rassurer; elle croyait voir son fils sur un bâteau du Veser (car elle ne se faisait pas une autre idée d'un



vaisseau) prêt à périr au milieu d'une mer en courroux, et dévoré par des Sauvages à son arrivée dans l'Inde.

J'y ai été moi-même aux Grandes-Indes, dit Friedlében en l'interrompant. Il nous raconta des détails de son voyage, et de son séjour dans ce pays-là. Ma femme l'écoutait, mais ses inquiétudes augmentèrent lorsqu'elle put se faire une idée de l'immensité des mers; son imagination n'allait pas au-delà d'une traversée de quelques jours; on lui parlait de six mois de navigation, elle perdait toute espérance de revoir jamais son Charles. Nous voulûmes lui donner l'idée d'un vaisseau, elle prit pour des fables tout ce que nous disions.

Je t'en ferai voir un, lui dis-je

enfin avec impatience ; nous irons à Stade......oui, nous irons à Stade, et tu verras. — Je verrai Charles ? dit-elle en me sautant au cou, je le verrai encore une fois ?

Oui, tu le verras, et tu te convaincras par tes yeux, qu'un vaisseau est toute autre chose qu'un bâteau du Veser. Elle sortit pour se préparer au départ. Friedleben n'approuvait pas trop ce voyage.

Je doute, me dit-il, que la vue de la mer la tranquillise, c'est un terrible spectacle ; la mer est une image de l'immensité, et ce vaisseau qui doit emmener son fils au-delà de cette immensité, déchirera son cœur.

Ah ! lui répondis-je, c'est pour ce cœur déchiré que j'entreprends ce

voyage, il faut qu'il soit encore une fois pressé contre celui de son fils, il faut que je lui donne moi-même ma bénédiction. Friedlében, vous n'êtes pas père.

Ah! oui, je le suis, dit-il avec émotion, oui c'est la même chose. Allons, vous le verrez, et tout ce qu'un homme peut faire pour lui, je le ferai.

Nous partîmes dans la même soirée, et nous arrivâmes sans accident à Stade.

Friedlében sortit pour s'informer de Charles. Nous l'attendîmes à l'auberge, il l'exigea de nous, et jamais demi-heure ne nous parut plus longue; au bout de ce temps, nous les vîmes entrer tous les deux.— Mon Charles! s'écria sa mère en se précipitant dans ses bras.

Il y avait plus de quatre mois que nous étions séparés de lui ; il nous parut plus grand, plus beau, plus formé ; son visage annonçait la force et la santé ; son uniforme lui allait à merveille ; et sans les Grandes-Indes, ce moment de réunion aurait été le bonheur suprême.

Quand Friedlében avait exigé de nous de les attendre à l'auberge, j'eus d'abord l'idée qu'il voulait voir Charles seul, pour lui dicter son rôle à notre égard ; mais la joie avec laquelle mon fils nous parla de son voyage, ne pouvait être étudiée, elle remonta notre courage ; et tout ce qu'il nous raconta était très-rassurant ; son capitaine était le frère de l'officier qui l'avait pris en amitié ; il lui avait donné sa parole de l'avancer ; et les bienfaits de Friedlé-

lében, l'avaient mis à même de se procurer tout ce qui pouvait rendre sa longue navigation agréable.

Friedlében nous quitta pour nous laisser seuls avec Charles; ma femme finit par être tout-à-fait rassurée; l'hôte avait été plusieurs fois aux Indes, et ne concevait pas que la mer pût effrayer, il l'assura que les Indous n'étaient pas des antropophages.

Mon fils obtint de son capitaine la permission de rester avec nous jusqu'à son départ. Friedlében avait beaucoup d'affaires, et nous le vîmes peu; il fit un voyage de quelques jours à Hambourg, écrivit beaucoup, acheta des marchandises, donna à manger plusieurs fois aux officiers du vaisseau de Charles; deux jours

avant son départ, il lui remit une quantité de lettres de recommandation et de crédit pour les principales maisons de commerce des places anglaises dans les Indes ; il lui donna beaucoup d'argent, et lui remit plusieurs ballots de marchandises Européennes.

J'espère, lui dit-il, mon jeune ami, mon fils, que ce voyage vous sera utile ; je vous recommande sur-tout d'apprendre avec soin la navigation.

Monsieur Elsworth, le Capitaine du vaisseau, se trouva être intime ami du bon Friedlében, il nous promit d'avoir soin de Charles comme de son fils. Il y aura bien du malheur, ajouta-t-il en regardant Friedlében, si nous ne parvenons pas à le placer au service de la Compagnie.

Tout contribuait donc à nous donner du courage et des espérances, et ma femme elle-même reprit toute sa sérénité.

Enfin le moment arriva où le vaisseau devait mettre à la voile, nous voulûmes le voir de près; le Capitaine nous y conduisit, et nous montra tout dans le plus grand détail; ma bonne Auguste passa d'un excès de crainte à un excès de sécurité. Il est impossible, me dit-elle, que les vents ni la tempête, puissent jamais submerger une machine aussi immense; dans ce moment, on ouvrit les sabords; les vagues roulaient en écume sur une pointe de terre qui s'avançait dans la mer; au-delà était un banc de sable qui s'étendait au loin, sur lequel des montagnes d'eau venaient

se briser les unes sur les autres; cet immense tableau était terminé par le ciel ou par la mer, qui se confondaient à la vue. Le soleil perçait de temps en temps la nue, venait frapper de ses rayons le sommet des vagues, et éclairait au loin les voiles des vaisseaux.

Un frisson me saisit en voyant un grand navire à la voile qui doublait la pointe, et qui, par ses balancemens, me parut être dans un grand danger; je le suivis des yeux avec angoisse, m'attendant à chaque instant à le voir disparaître. Mon Dieu! dis-je à Friedlében, sans faire attention que ma femme nous écoutait, ce vaisseau va être englouti par les flots. Rassurez-vous, me dit-il en souriant, il n'y a pas le

moindre danger, le temps est aujourd'hui très-calme.

Il en est de même de la vie, cher ami, lui dis-je, j'ai souvent appelé orageux mes jours tranquilles, parce que je ne connaissais pas la tempête ; mais à présent ! — J'élevais mes mains au ciel. . . . .

Ne soyez pas ingrat, dit Friedlében en m'embrassant, le ciel vous préserve des véritables tempêtes de la vie ! Ah ! mon ami, ne te dis pas malheureux, tant que tes enfans sont vertueux, tant qu'ils ne sont pas accablés par le poids du crime. Tu peux presser ton fils contre ton sein, et lorsqu'il reviendra. . . . .

Soyez les bien-venus, s'écrièrent à-la-fois plus de cent voix. Le

vaisseau pour lequel j'avais été en peine, jetait l'ancre, et dans le même instant le soleil couchant dorait l'horizon des couleurs les plus brillantes ; des foules de bateaux remplis des amis et des parens des arrivans, allaient au vaisseau d'où partaient des cris de joie, auxquels on répondait de tous côtés.

Cette scène, que je regardais comme un heureux présage, me rendit mes forces ; j'allai dans la cabine où était mon fils. Que Dieu t'accompagne, cher enfant, lui dis-je en lui tendant la main avec courage ; il viendra aussi le jour de ton retour, le jour où nous jeterons des cris de joie ; laissons-le partir, ma bonne amie, nous le reverrons. Auguste embrassa son fils. Vous faites bien, dit le Capitaine, de prendre congé de lui ; ce soir les troupes

seront embarquées, et demain nous serons en pleine mer.

Friedlében prit Charles en particulier, et causa long-temps avec lui, puis il le conduisit auprès de M. Elsworth, et le lui recommanda fortement. Les tambours et la musique se firent entendre du rivage ; les matelots firent retentir le vaisseau de leur *houzey*, et M. Elsworth nous fit entrer dans le canot.

Friedlében nous pria de retourner seuls à la ville, et de l'attendre à l'auberge ; il voulut accompagner Charles jusqu'au-delà des dunes, et il prit un bateau pour retourner au vaisseau.

Nous restâmes sur le rivage à voir défiler les troupes ; je voulus engager ma femme à remonter dans

la voiture qui nous attendait. Non, me dit-elle en pleurant ; restons ici, il nous fera encore un signe d'adieu. A chaque instant, elle croyait distinguer son Charles sur le pont du vaisseau ; elle sanglotait tout haut : un étranger lui demanda, avec intérêt, la cause de ses larmes. Ah ! mon fils, mon fils, dit-elle en étendant ses bras du côté de la mer, et avec une expression que je n'oublierai jamais, et qui me parut faire impression sur cet étranger. Après un moment de silence, il lui dit : vous ne verrez plus rien aujourd'hui ; on ne mettra à la voile que dans la nuit ; mais à cinq milles d'ici, le vaisseau jetera l'ancre, près de cette pointe ; et si vous y allez demain matin, peut-être pourrez-vous encore voir votre fils.

Ah! je veux aller, s'écria-t-elle en s'approchant avec vivacité de la voiture: notre cocher connaissait le chemin, et s'offrit tout de suite de nous y conduire. Nous descendîmes dans un village qui n'était pas loin du rivage, et de-là nous montâmes sur une colline élevée, d'où l'on avait une vue immense sur la pleine mer. Il s'éleva un vent frais, les eaux commencèrent à s'agiter à l'embouchure du fleuve. L'impression que ce spectacle faisait sur ma femme, commençait à m'inquiéter: le vent s'augmentait; je voulus l'engager à descendre au pied de la colline, dans une maison où la curiosité avait rassemblé beaucoup de monde, elle ne le voulut pas, et s'assit sur la colline, les yeux fixés sur la mer, du côté où les vaisseaux devaient

arriver; nous les vîmes s'approcher dans l'après-midi. Je craignais une scène douloureuse, et je fus bien aise d'entendre dire que les vaisseaux ne pourraient pas mettre à l'ancre par le vent qui soufflait alors : il devint assez violent. Ah ! Dieu, quelle tempête, s'écriait ma femme ! Tous ceux qui nous entouraient dirent que le vent était favorable.

Les vaisseaux ne mirent pas à l'ancre, et continuèrent de cheminer : ma femme ne quitta pas sa place, et les suivit des yeux jusqu'à ce que la dernière voile se perdit dans les vapeurs grises de l'horizon. Je voulais revenir le même soir à Stade ; mais Auguste était si faible, que nous fûmes obligés de passer la nuit dans le village : nous revînmes le lendemain matin ; elle était dans un

état d'apathie et de désespoir muet, qui m'affligeait véritablement, et je fus charmé de voir revenir Friedlében, qui avait accompagné son jeune ami aussi loin qu'il l'avait pu; il rapporta à ma femme un billet de son fils, et nous dit qu'il y avait à parier que dans trois mois il serait à Madras, le vaisseau étant un excellent voilier.

Nous nous mîmes tristement en route pour revenir chez nous; et comme le village où vivait Wallen était près de la route, Friedlében voulut procurer à ma femme la plus douce des consolations, celle d'embrasser sa chère Elisabeth.

JOIE PATERNELLE.

Avant d'entrer au village, nous descendîmes de voiture et prîmes à pied un sentier plus court. Friedleben avait l'air absorbé par ses pensées, et nous répondait à peine. Qu'est-ce qui vous occupe? lui dis-je.

La première fois que je vins ici, me dit-il à l'oreille, je bouchai quelques trous dans les murs de Wahlen; cette fois, c'est dans sa conscience que je veux pénétrer; je pense au sermon que je veux faire à ce jeune homme.

Je n'étais pas sans quelque crainte que mon gendre ne prît mal les leçons d'un étranger qui n'avait pas le droit de se mêler de sa conduite, et résolu de le prévenir, je fis promettre à Friedlében de remettre sa morale au lendemain. Nous nous glissâmes doucement dans la maison, la porte de la chambre était entr'ouverte, et nous vîmes, sans être aperçus, notre Elisabeth occupée à son rouet. Elle était mise avec propreté, mais très-simplement; l'aînée de ses enfans, notre petite Lolotte, était assise à terre à côté d'elle; elle écoutait une chanson que sa mère chantait. L'autre enfant était dans son berceau.

Encore, encore, maman, criait l'enfant, dès qu'elle avait fini son couplet, et la maman recommençait

en la regardant, comme une mère regarde. Elisabeth, cria enfin ma femme en lui tendant les bras ; cette chère fille vint s'y précipiter en faisant un cri de joie et de surprise.

La chambre était arrangée comme elle devait l'être précisément pour l'économie d'une petite ferme ; le luxe que nous y avions remarqué avait disparu ; il n'y restait plus que ce qui pouvait être commode sans aucune recherche. Nous nous regardâmes Friedliében et moi ; il souriait, moi je craignais que ce ne fût la nécessité qui eut amené cette réforme ; mais la sérénité d'Elisabeth me rassurait. Après les premiers embrassemens, elle reprit son rôle de mère, en posant sa petite

fille dans nos bras, elle nous récita ce passage d'un Poëte Anglais.

" J'ai doublé mon existence, leurs cœurs à présent battront à l'unisson pour vous."

Les larmes qui bordaient ses paupières, l'accent ému avec lequel elle prononça ces paroles, le sentiment maternel et filial qui l'animait dans cet instant, l'embellisaient encore. Je pris ses enfans dans mes bras l'un après l'autre, et je leur donnai ma bénédiction; le petit garçon s'appelait Charles; ma femme le serra sur son cœur en prononçant ce nom, et en pensant au Charles qui s'éloignait, avec moins de douleur. A chaque instant nous pouvions remarquer qu'il s'était fait un grand changement dans cette

maison ; le vieux valet de-chambre n'avait plus l'habit de drap fin avec ses boutons d'or, et ses bas de soie, mais un bon habit de campagne sur lequel on appercevait des traces du travail. Friedlében sortit, regarda dans la cour, ouvrit quelques portes, examina tout, et revint avec la joie peinte sur le visage.

C'est à présent, ma jeune amie, dit-il à Elisabeth, que j'aime tout ce que je vois ici, et que tout m'assure de votre bonheur. Quand revient Wahlen ? j'avais un sermon tout prêt pour lui ; mais Dieu merci, il n'est plus nécessaire.

Oui, je suis heureuse, dit Elisabeth en souriant avec l'air du bonheur, et en élevant ses yeux et ses mains au Ciel ; bientôt elle les laissa

retomber, son regard se fixa vers la terre, comme si elle avait voulu dire, mon bonheur ne doit me rendre que plus humble. Mon cher père, dit-elle au bout de quelques secondes, j'étais bien persuadée que je serais heureuse un jour; mon mari m'aime, et il a le cœur excellent; seulement je craignais de ne devenir heureuse que par la nécessité ou le repentir, mais je dois mon bonheur entièrement au cœur de mon cher Wahlen. Oh! mon père, il est si bon, et je suis si heureuse..... Elle se mit alors à genoux devant le berceau de son enfant comme pour le prendre; mais son regard qui se porta vers le Ciel, ses deux mains jointes qu'elle posa sur le sein de l'enfant, me dirent ce qui se passait en elle dans ce moment.

Le soir elle nous raconta l'histoire du changement de conduite de son mari, en s'interrompant à chaque instant pour nous faire son éloge. Le lendemain, le vieux valet-de-chambre nous raconta de son côté ce qui s'était passé, et en combinant ces deux récits, nous arrivâmes au résultat suivant.

Le bon vieillard voyant sa jeune maîtresse tourmentée d'inquiétudes, prit un jour *la liberté*, disait-il, de faire quelque représentation à son maître; Wahlen était dans la douce idée que son économie allait au mieux, il trouva la leçon fort déplacée, et répondit froidement à son vieux serviteur. Celui-ci ne se rebuta point; il revint à la charge plus fortement, Wahlen lui imposa silence avec dureté; dans ce moment, Elisabeth entra, le vieillard

se tut, et sortit en témoignant sa douleur.

Elisabeth le suivit des yeux, puis regarda Wahlen dont le front était obscurci par la mauvaise humeur. Cher Wahlen, lui dit-elle, ce vieillard respectable ne devrait jamais te quitter avec l'air affligé.

Il ne devrait jamais non plus, dit Wahlen, oublier qu'il est notre domestique, et tout ce que j'ai fait pour lui. Elisabeth ne tint pas à ce reproche. Oh ! si tu savais, dit-elle, à quel point il est reconnaissant, et ce qu'il fait pour nous !

Que fait-il donc ? demanda Wahlen ; Elisabeth fut embarrassée, elle voulut éluder la réponse. Son mari devint plus pressant ; enfin il fallut dire que le vieux Pierre, non-seulement lui remettait ses gages à

mesure, sous le prétexte de lui donner son argent à garder, mais qu'il avait même payé des dettes urgentes de la maison, à l'insçu d'Elisabeth qui ne l'avait découvert que depuis peu. Wahlen fut touché, mais humilié. Voilà ce qu'il ne faut pas souffrir, dit-il vivement ; et il rappela le vieux domestique avant qu'Elisabeth pût l'en empêcher. Je sais à présent, lui dit-il d'un ton sérieux mais avec bonté, quel est le motif de vos observations ; elles étaient naturelles, mais cela ne peut aller ainsi, mon bon Pierre, j'aime mieux me gêner sur toute autre chose, et que vous n'ayez pas à vous plaindre ; combien vous est-il dû pour ce que vous avez acquitté pour nous, et pour vos gages ?

Ah ! mon maître ! ah ! monsieur le Baron, dit Pierre en prenant avec

respect la main de Wahlen qu'il voulut approcher de ses lèvres, et sur laquelle il laissa tomber quelques larmes, non, ce n'est pas moi qui me plains, je suis heureux, mille fois heureux ; que Madame ait la bonté de garder mon argent, que vous permettiez au vieux Pierre de passer auprès de vous les jours qui lui restent à vivre, je les donnerais avec joie pour vous deux ; mais pardon, je n'ai pu voir plus longtemps Madame la baronne s'inquiéter, se tourmenter pendant que....

S'inquiéter, se tourmenter ? demanda Wahlen en regardant Elisabeth, qu'est-ce donc qui t'inquiète ?

Elle rougit, puis elle vint embrasser son mari en souriant. Notre bon Pierre, lui dit-elle, n'a jamais servi de femme, il ne sait pas que

leur plaisir est de travailler elles-mêmes à mille petits ouvrages ; il croit que c'est une peine. Le vieillard secoua la tête. Madame la baronne, dit-il sans faire attention aux signes d'Elisabeth, se prive de tout, et travaille au-delà de ses forces. Oh! mon Dieu, elle se prive de tout, et vous êtes le seul qui ne vous en aperceviez pas.

Je ne me prive de rien, bon Pierre, reprit-elle en riant encore, voyez ! n'ai-je pas la jolie robe, le joli bonnet que mon mari m'a donné ; je les conserve, parce qu'ils me viennent de lui, et Pierre croit que c'est une privation que de n'en pas changer.

Ah! ce n'est pas ce que je veux dire, répéta le vieillard, et ce n'est

pas pour vous faire des robes que vous travaillez toute la nuit.

Comment, toute la nuit? dit Wahlen.

Mon bon ami, j'aime à me lever matin, j'en ai l'habitude, ainsi que celle de travailler, quand je suis levée.

Ah! mon Dieu, dit le vieillard en pleurant, est-ce donc par habitude que dès les trois heures du matin en hiver, vous filez sans relâche au froid, à la lumière d'une petite lampe? ou bien vous racommodez le linge de mon maître, et celui de la maison, et vous faites les robes de vos enfans, et leurs bas, et l'ouvrage de quatre femmes au moins; le cœur me saigne de voir cela, et je ne puis plus me taire,

et lorsque Monsieur le baron est absent, vous mettez-vous seulement à table, vous ne mangez alors qu'un peu de pain et de lait.

Je n'ai pas faim, quand Wahlen est absent, dit Elisabeth en souriant et en essuyant furtivement une larme ; mais à quoi bon lui dire tout cela ?

Pour qu'il sache, Madame, quelle excellente femme il a, et que sans vous et vos soins, il y a longtemps qu'il serait ruiné. Et cet argent qu'elle a reçu, en a-t-elle gardé un sou pour elle ? n'a-t-elle pas payé tout de suite les dettes que vous avez faites ? et combien elle pleurait, en recevant cet argent, et en le livrant à des marchands pour des choses superflues, inutiles, qui

n'ajoutaient rien à son bonheur ; ah ! bien au contraire, ma bonne maîtresse est malheureuse, et chaque présent que vous lui faites, est un désespoir pour elle, et une occasion de redoubler son travail et ses peines.

Elisabeth ne trouvait plus rien à répondre ; ce tableau trop vrai de sa situation l'affectait extrêmement; Wahlen plus affligé qu'elle, baissait les yeux en silence. Le bon Pierre s'était laissé entraîner par son sentiment. Pardonnez - moi, dit-il à son maître, si je vous offense, je vous ai cru digne d'entendre la vérité, et mon âge ....Je te remercie, Pierre, dit Wahlen en lui tendant la main ; tu ne m'as pas offensé ; bien au contraire. Mais

Elisabeth, méritais-je donc de ta part si peu de confiance ? Je t'ai dit bien souvent dans les commencemens, cher ami, que nous faisions trop de dépense ; tu ne voulais pas me croire, et moi je n'ai pas pu me résoudre à t'affliger, à te donner de l'humeur ; tu te livrais à des espérances chimériques ; et moi de mon côté, j'espérais tout aussi follement réparer tes dépenses inutiles par mon économie secrette ; mais tu dépensais dans un instant ce qu'il me fallait bien du temps pour gagner.

Et tu gardais le silence ? Elisabeth.

Non, je t'ai rappelé bien souvent les conseils de Friedlében ; je te cachais seulement mes inquiétudes : puisque Pierre m'a trahie par excès

d'affection, je te l'avoue à présent, cher ami, j'ai versé bien des larmes en recevant l'argent de mes parens et les secours que ma bonne Mina m'envoyait ; je sentais que cet argent devait être mieux employé ; que Mina devait l'envoyer à nos pauvres parens plutôt qu'à nous ; à présent je vais te lire ses lettres. Elle en donna quelques-unes à Wahlen. Grand Dieu ! dit-il, après les avoir parcourues, combien j'étais coupable ! c'est donc pour moi qu'elle a quitté la maison paternelle ? c'est pour moi, que ton digne père et ta trop tendre mère se sont privés peut-être du nécessaire ; car je ne crois point à cette histoire de loterie ; quel épais bandeau j'avais sur les yeux ! il est tombé pour jamais, chère Elisabeth, c'est à présent que nous serons vraiment heureux.

Il voulait tout de suite se mettre en costume de paysan ; sa femme eut de la peine à lui persuader de faire peu-à-peu les réformes nécessaires.

Non, disait-il, celui qui n'a pas le courage de se débarrasser tout d'un coup de ses chaînes d'esclave, est fait pour les porter toujours.

Mon cher Wahlen, la résolution de faire le bien est déjà le bien même ; et les plus beaux triomphes de la vertu, sont ceux qui n'attirent point l'attention.

Elisabeth, j'ai trop sacrifié à ce vain orgueil que je déteste à présent. Vivons en simples fermiers : vois cet habit, il ne convient point à notre situation.

Il est à toi, cher ami, et déjà payé : c'est donc le meilleur mar-

ché que tu puisses porter. Nous voulons économiser ; commençons donc par porter les habits que nous avons aussi long-temps qu'il nous sera possible.

De ce jour, Elisabeth, d'accord avec son mari, commença à faire, dans son ménage, des réformes essentielles ; elles prit ouvertement l'inspection de la laiterie, ce qu'elle n'avait osé faire qu'indirectement. Une petit cabinet, à côté du salon que Wahlen avait arrangé avec élégance, et qu'il appelait le boudoir de sa femme, devint une chambre à lait, fraîche et commode. Toute la maison prit insensiblement l'apparence d'une bonne ferme ; chaque semaine leur costume, à tous les deux, devenait plus simple, et bientôt ils purent se passer de deux domestiques, un homme et une femme,

dont Wahlen avait augmenté son train. Tous ces changemens se faisaient de manière qu'il s'en apercevait à peine, et n'éprouvait aucune privation ; il s'occupait entièrement de son agriculture, et avec un succès qui l'encourageait. L'exercice et l'appétit assaisonnèrent des mêts plus simples et meilleurs ; car son Elisabeth les apprêtait, et leur amour mutuel changeait leurs travaux en plaisir ; elle venait s'établir le matin, dans le champ qu'il labourait, avec son enfant et son ouvrage, apportant leur déjeûner dans un joli panier ; ils le mangeaient ensemble, sous un arbre, et le trouvaient délicieux.

Wahlen eut un peu de peine dans les commencemens, avant que d'avoir pris l'habitude de son nouveau genre

de vie, d'autant plus qu'il s'y livra sans y mettre les gradations qui pouvaient le lui rendre plus facile; mais il se fit un point d'honneur de ne pas se laisser rebuter, et bientôt il prit véritablement le goût de la vie agricole, au point même que, dans un moment d'enthousiasme, il renvoya à son oncle, le vieux baron de Wahlen, tous les titres qu'il avait contre lui, pour n'être jamais tenté d'en faire usage, sa petite ferme suffisant à son bonheur: il pria sa femme de ne point nous écrire tout ce qui s'était passé, pour nous donner le plaisir de la surprise à notre première visite. Les orages de ma vie, dit Elisabeth en finissant son récit, sont à présent passés, et le souvenir des mauvais momens que l'on a supportés, devient un plaisir. Ah! les orages.... dit ma

sous la protection de Dieu, sur la mer, aux Grandes Indes, comme il le serait chez vous ou à Gottingen. Ayons confiance en Dieu, et vous verrez que tout ira bien, pour Charles, comme pour Elisabeth.

Fin du quatrième volume.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75,
Great Queen-Street, Lincoln's-Inn Fields, à Londres.

